

MATH IV, Analyse

(Automne 2010)

Résumé du cours

Avertissement : Strictement parlant, les pages qui suivent ne sont PAS les notes pour ce cours. Elles sont censées vous servir de guide pendant le semestre. Le cours enseigné peut dévier, quoique de manière limitée, du développement décrit dans les pages suivantes ; sur un sujet particulier, d'autres exemples que ceux qui sont donnés ci-dessous particulier peuvent surgir.

En cours, certains des énoncés ci-dessous seront démontrés, d'autres admis. Des conclusions plus simples seront laissées comme exercices d'entraînement. Des indications sur les liens avec divers points ci-dessous seront faits régulièrement pendant l'enseignement.

Bref, pour découvrir le cours proprement dit, il faut suivre... le cours. Et avec assiduité.

Table des matières

1	Espaces vectoriels normés : généralités	5
1.1	Définitions, exemples ; distance	5
1.2	Topologie des espaces normés	7
1.3	Normes équivalentes	8
1.4	Nouvelles notions topologiques	9
1.5	Suites et convergence dans les espaces normés	9
2	Fonctions de plusieurs variables : limites, continuité	11
2.1	Qu'est-ce qu'une fonction de plusieurs variables, comment est-elle représentée? .	11
2.2	Limites	12
2.3	Continuité	13
2.4	Opérations sur les limites	14
2.5	Opérations sur les fonctions continues	15
2.6	Fonctions continues et topologie	15
3	Calcul différentiel	19
3.1	Dérivabilité des fonctions d'une seule variable et à valeurs réelles ; rappels, une nouvelle conception	19
3.2	Dérivées partielles	20
3.3	Différentiabilité, différentielle d'une fonction de plusieurs variables	21
3.4	Liens avec dérivées partielles ; matrice jacobienne ; fonctions de classe \mathcal{C}^1	23
3.5	Opérations sur les fonctions différentiables ; opérations sur les fonctions de classe \mathcal{C}^1	25
3.6	Le théorème des accroissements finis	27
3.7	Aspects géométriques ; le gradient	28
3.8	Dérivées directionnelles	29
4	Différentielles du second ordre	31
4.1	Dérivées partielles secondes ; fonctions de classe \mathcal{C}^2	31
4.2	Opérations sur les fonctions de classe \mathcal{C}^2	32
4.3	Le théorème de Schwarz	32
4.4	La formule de Taylor du second ordre et la matrice Hessienne	33
5	Extrema	37
5.1	Définitions de base ; rappels sur les fonctions d'une seule variable	37
5.2	Extrema locaux	38
5.3	Extrema globaux ; ensembles compacts	39
5.4	Quelques outils pratiques pour les extrema locaux	40
5.5	Extrema liés, multiplicateurs de Lagrange	41

6	Intégration ; intégrales multiples	43
6.1	Pavés dans \mathbb{R}^p ; parties pavables de \mathbb{R}^p	44
6.2	Fonctions intégrables	45
6.3	Propriétés des fonctions intégrables	47
6.4	Théorème de Fubini	47
6.5	Changement de variables et intégration	48
7	Différentiation, intégration : quelques liens	51
7.1	Longueur d'arc, intégration le long d'une courbe	51
7.2	Formes différentielles : recherche d'une primitive en dimension supérieure	53
7.3	Formes différentielles : intégration	55

Chapitre 1

Espaces vectoriels normés : généralités

Ce chapitre est consacré à l'étude des *espaces vectoriels normés*. Nous aurons tendance à les appeler des espaces normés, sans quand-même oublier que ce sont des espaces vectoriels munis d'une fonction particulière.

Vous savez tous ce que c'est qu'un K -espace vectoriel où K est un corps commutatif, le corps des scalaires. En cas d'oubli ou de trou de mémoire, faites vos révisions. Dans ce cours, le corps K sera celui des réels, noté \mathbb{R} . Sauf mention contraire, quand nous dirons "un espace vectoriel", ce sera un \mathbb{R} -espace vectoriel.

Rappelons la notation pour les puissances cartésiennes de \mathbb{R} . Soit $p \in \mathbb{N}$, \mathbb{N} étant comme d'habitude l'ensemble des nombres naturels.

- Si $p = 0$, alors $\mathbb{R}^p = \{0\}$.
- Si $p \in \mathbb{N}^*$, alors $\mathbb{R}^p = \{(x_1, \dots, x_p) \mid \text{tout } x_i \text{ est un nombre réel}\}$. Dans le cas où $p = 1$, nous aurons tendance à omettre les parenthèses et écrire x au lieu de (x) .

Il y a divers choix de notation pour noter les éléments d'un espace vectoriel : \bar{u} , \vec{u} . Nous n'utiliserons aucune de ces notations ornementées. Nous nous contenterons des lettres, u , v , x ... toujours en précisant les ensembles d'appartenance des objets qu'elles notent.

1.1 Définitions, exemples ; distance

Définition 1.1.1 (Norme) Soit E un \mathbb{R} -espace vectoriel. Une fonction

$$\begin{aligned} \|\cdot\| &: E \longrightarrow \mathbb{R}_+ \\ u &\longmapsto \|u\| \end{aligned}$$

est dite une norme si elle satisfait les trois conditions suivantes :

- (N1) pour tout $u \in E$, u est le vecteur nul si et seulement si $\|u\| = 0$;
- (N2) pour tout $r \in \mathbb{R}$ et $u \in E$, $\|ru\| = |r| \|u\|$ ($|\cdot|$ est la valeur absolue) ;
- (N3) pour tous $u, v \in E$, $\|u+v\| \leq \|u\| + \|v\|$ (la première somme est la loi interne de l'espace vectoriel E tandis que la deuxième est celle des nombres réels).

Voici des exemples de normes :

1. La valeur absolue $|\cdot|$ d'un nombre réel est une norme dans l'espace vectoriel des nombres réels. C'est la source intuitive qui a motivé la notion de norme.
2. (**La norme euclidienne**) Soit $p \in \mathbb{N}^*$. La fonction

$$\begin{aligned} \|\cdot\|_2 &: \mathbb{R}^p \longrightarrow \mathbb{R}_+ \\ x = (x_1, \dots, x_p) &\longmapsto \|x\|_2 = \sqrt{\sum_{i=1}^p x_i^2} \end{aligned}$$

définit une norme dans l'espace vectoriel \mathbb{R}^p .

3. Soit $p \in \mathbb{N}^*$. Pour tout $x = (x_1, \dots, x_p) \in \mathbb{R}^p$,

$$\begin{aligned} \|\cdot\|_1 &: \mathbb{R}^p &\longrightarrow \mathbb{R}_+ \\ x = (x_1, \dots, x_p) &\longmapsto \|x\|_1 = \sum_{i=1}^p |x_i| \end{aligned}$$

définit une norme dans l'espace vectoriel \mathbb{R}^p .

4. Soit $p \in \mathbb{N}^*$. Pour tout $x = (x_1, \dots, x_p) \in \mathbb{R}^p$,

$$\begin{aligned} \|\cdot\|_\infty &: \mathbb{R}^p &\longrightarrow \mathbb{R}_+ \\ x = (x_1, \dots, x_p) &\longmapsto \|x\|_\infty = \max_{i=1}^p |x_i| \end{aligned}$$

définit une norme sur l'espace vectoriel \mathbb{R}^p .

5. Soit E l'ensemble des suites réelles bornées. Donc, tout élément $x \in E$ est une suite $(x_n)_{n \in \mathbb{N}}$ telle que $\sup_{n \in \mathbb{N}} |x_n| < +\infty$. C'est un espace vectoriel de dimension infinie dont la loi interne est la somme usuelle des suites et la loi externe est la multiplication par les scalaires, "coordonnée par coordonnée". Pour tout $x \in E$, $\|x\| = \sup_{n \in \mathbb{N}} |x_n|$ définit une norme sur E .

Les normes (2)-(4) sont définies sur des espaces vectoriels de dimensions finies. Dans ce cours, sauf mention contraire, nous travaillerons en dimension finie.

Définition 1.1.2 (Espace normé) *Un espace vectoriel E est un espace vectoriel normé s'il est muni d'une norme. La notation est $(E, \|\cdot\|)$.*

Tous les espaces vectoriels dans les exemples ci-dessus sont donc des espaces vectoriels normés. Nous utiliserons l'appellation courte "espace normé".

On peut construire de nouvelles normes à partir de celles qui sont connues sur un même espace vectoriel, donc de nouveaux espaces normés :

- 1.

$$\begin{aligned} \|\cdot\| &: \mathbb{R}^2 &\longrightarrow \mathbb{R}_+ \\ (x, y) &\longmapsto |x + y| + |x| \end{aligned}$$

définit une norme dans \mathbb{R}^2 .

- 2.

$$\begin{aligned} \|\cdot\| &: \mathbb{R}^2 &\longrightarrow \mathbb{R}_+ \\ (x, y) &\longmapsto \max(|x + 3y|, |x - y|) \end{aligned}$$

définit une norme dans \mathbb{R}^2 .

3. Considérons l'espace vectoriel des applications linéaires $\mathcal{L}(\mathbb{R}^p, \mathbb{R}^q)$ avec $p, q \in \mathbb{N}$ arbitrairement fixés. Comme \mathbb{R}^p et \mathbb{R}^q sont des espaces vectoriels de dimensions finies, pour toute application linéaire $u : \mathbb{R}^p \longrightarrow \mathbb{R}^q$, il existe une constante $M_u \in \mathbb{R}_+$ telle que $\|u(x)\|_1 \leq M_u \|x\|_1$ pour tout $x \in \mathbb{R}^p$ (pourquoi?). Ici, sur chacun de \mathbb{R}_p et \mathbb{R}_q , nous avons fixé la norme $\|\cdot\|_1$. En fait, il découlera de l'équivalence des normes (le théorème 1.3.4 ci-dessous) que l'inégalité, ni d'ailleurs le reste de cet exemple, ne dépend pas du choix de norme.

On définit pour tout $u \in \mathcal{L}(\mathbb{R}^p, \mathbb{R}^q)$

$$\|u\| = \sup_{x \neq 0} \frac{\|u(x)\|_1}{\|x\|_1}.$$

Notons que cette définition a un sens, en d'autres termes la fraction a une borne supérieure, grâce à la remarque du paragraphe précédent. Par ailleurs, il est aussi vrai que $\|u\| = \sup_{\|x\|_1=1} \frac{\|u(x)\|_1}{\|x\|_1}$ (pourquoi?). Alors la fonction qui associe $\|u\|$ à chaque $u \in \mathcal{L}(\mathbb{R}^p, \mathbb{R}^q)$ est une norme.

De la même manière que la valeur absolue, une norme arbitraire permet de définir une notion de “distance” :

Proposition 1.1.3 *Soit $(E, \|\cdot\|)$ un espace normé. Alors, l'application*

$$\begin{aligned} d &: E \times E \longrightarrow \mathbb{R}_+ \\ (x, y) &\longmapsto \|x - y\| \end{aligned}$$

définit une notion de “distance” sur E . Plus précisément, d jouit des propriétés suivantes :

- (D1) pour tous $u, v \in E$, $u = v$ si et seulement si $d(u, v) = 0$;
- (D2) pour tous u et $v \in E$, $d(u, v) = d(v, u)$;
- (D3) (**Inégalité triangulaire**) pour tous $u, v, w \in E$, $d(u, w) \leq d(u, v) + d(v, w)$.

Remarquablement, sur tout ensemble non vide, il est possible de définir une distance, en d'autres termes une fonction ayant les propriétés D1, D2 et D3 sans que celle-ci provienne nécessairement d'une notion de norme. Le cours de topologie en L3 sera consacré à leur étude détaillée.

1.2 Topologie des espaces normés

La topologie générale est la science des “ouverts” et des “fermés”. Nous introduirons ces deux notions fondamentales de la topologie générale dans le contexte particulier des espaces normés.

Définition 1.2.1 (Boule ouverte, boule fermée, sphère) *Soient $(E, \|\cdot\|)$ un espace normé, $a \in E$, $r \in \mathbb{R}_+$.*

1. La boule ouverte de centre a , de rayon r est l'ensemble

$$B(a, r) = \{x \in E \mid \|x - a\| < r\} .$$

2. La boule fermée de centre a , de rayon r est l'ensemble

$$\overline{B}(a, r) = \{x \in E \mid \|x - a\| \leq r\} .$$

3. La sphère de centre a , de rayon r est l'ensemble

$$S(a, r) = \{x \in E \mid \|x - a\| = r\} .$$

Définition 1.2.2 (Partie fermée, partie ouverte) *Soient $(E, \|\cdot\|)$ un espace normé, $A \subset E$.*

(ouvert) *L'ensemble A est un ensemble ouvert de E par rapport à la norme $\|\cdot\|$ si pour tout $a \in A$, il existe $r \in \mathbb{R}_+^*$ tel que la boule ouverte $B(a, r)$ soit contenue dans A .*

(fermé) *L'ensemble A est un ensemble fermé de E par rapport à la norme $\|\cdot\|$ si son complémentaire est un ouvert de E .*

Au lieu de dire longuement “un ensemble ouvert” ou “un ensemble fermé”, il est de coutume de se contenter de “un ouvert” ou “un fermé” respectivement. La précision “par rapport à la norme $\|\cdot\|$ ” n'est pas inutile car il n'est pas nécessaire que sur un même espace vectoriel deux normes induisent les mêmes ouverts et fermés. Nous introduirons les notions liées à ce phénomène dans la section suivante.

Remarquons qu'il s'ensuit du premier point de la Définition 1.2.2 que l'ensemble vide et E sont des ouverts. Ensuite, il découle du deuxième point qu'ils sont aussi des fermés. Donc, être ouvert et fermé ne sont pas deux propriétés qui s'excluent. Par ailleurs, un ensemble peut être ni ouvert ni fermé.

Les notions d'ensemble fermé et d'ensemble ouvert sont motivées par les notions d'intervalle fermé et d'intervalle ouvert dans $(\mathbb{R}, |\cdot|)$. Mais ce ne sont pas les seuls exemples.

Proposition 1.2.3 Soit $(E, \|\cdot\|)$ un espace normé. Alors les énoncés suivants sont vrais :

1. Toute boule ouverte dans un espace normé est un ouvert.
2. Toute boule fermée dans un espace normé est fermée.
3. L'union d'une famille arbitraire d'ensembles ouverts est un ouvert. L'intersection d'un nombre fini d'ensembles fermés est fermée.
4. L'intersection d'une famille arbitraire d'ensembles fermés est fermée. L'union d'un nombre fini d'ouverts est ouverte.

Les conditions de finitude dans les points 3 et 4 sont nécessaires. En effet, l'intersection d'ouverts

$$\bigcap_{i=1}^{+\infty}] - 1/n, 1/n[$$

n'est pas ouverte ; l'union de fermés

$$\bigcup_{i=1}^{+\infty} [0, 1 - 1/n[$$

n'est pas fermée.

La proposition 1.2.3 a la conséquence suivante :

Corollaire 1.2.4 Si $(E, \|\cdot\|)$ est un espace normé, alors pour tout $a \in E$ et $r \in \mathbb{R}_+$, $S(a, r)$ est un fermé de E par rapport à la norme $\|\cdot\|$.

Faute de meilleur endroit, nous glissons une définition mi-distancielle, mi-topologique :

Définition 1.2.5 (Partie bornée) Une partie X d'un espace normé $(E, \|\cdot\|)$ est dite bornée s'il existe $a \in E$, $r \in \mathbb{R}_+$ tels que $X \subset \overline{B}(a, r)$.

1.3 Normes équivalentes

Nous avons déjà vu qu'il est possible de définir sur un même espace vectoriel plusieurs normes différentes. Ceci ne veut pas dire que ces deux normes nous donneront deux familles distinctes d'ensembles ouverts (resp. fermés) sur ce même espace. En d'autres termes, deux normes différentes peuvent être "topologiquement équivalente".

Définition 1.3.1 (Normes équivalentes) Soit E un espace vectoriel muni de deux normes, $\|\cdot\|$ et $\|\cdot\|'$. Les deux normes sont dites équivalentes s'il existe deux nombres réels r, s strictement positifs tels que pour tout $x \in E$

$$r\|x\| \leq \|x\|' \leq s\|x\| .$$

Nous noterons $\|\cdot\| \sim \|\cdot\|'$. Notons aussi que r et s n'ont aucune raison d'être uniques.

Proposition 1.3.2 Soient E un espace vectoriel et $\|\cdot\|, \|\cdot\|', \|\cdot\|''$ trois normes définies dans E .

1. Toute norme définie dans E est équivalente à elle-même (relation réflexive).
2. Si $\|\cdot\|$ et $\|\cdot\|'$ sont deux normes définies dans E alors $\|\cdot\| \sim \|\cdot\|'$ si et seulement si $\|\cdot\|' \sim \|\cdot\|$ (relation symétrique).
3. Si $\|\cdot\|, \|\cdot\|'$ et $\|\cdot\|''$ sont trois normes définies dans E , $\|\cdot\| \sim \|\cdot\|'$ et que $\|\cdot\|' \sim \|\cdot\|''$, alors $\|\cdot\| \sim \|\cdot\|''$ (relation transitive).

En résumé, \sim est une relation d'équivalence.

Voici une raison pour laquelle il est important de savoir si deux normes sont équivalentes :

Proposition 1.3.3 Soit E un espace vectoriel muni de deux normes $\| \cdot \|$ et $\| \cdot \|'$. Si ces deux normes sont équivalentes, alors les ouverts de E par rapport à $\| \cdot \|$ sont les mêmes que ses ouverts par rapport à $\| \cdot \|'$. Par conséquent, il en est de même pour les fermés.

La preuve du théorème suivant, quoique abordable avec les outils de ce cours, nécessite plus de connaissances que n'en ont été fournies à ce stade. Néanmoins, nous l'énonçons dès maintenant et nous l'utiliserons librement.

Théorème 1.3.4 Dans \mathbb{R}^p , plus généralement dans un espace vectoriel normé de dimension finie toutes les normes sont équivalentes.

Nous montrerons le cas particulier suivant en utilisant des méthodes élémentaires :

Proposition 1.3.5 Les trois normes $\| \cdot \|_1$, $\| \cdot \|_2$ et $\| \cdot \|_\infty$ dans \mathbb{R}^p ($p \in \mathbb{N}^*$) sont équivalentes.

1.4 Nouvelles notions topologiques

Les notions d'ouvert et de fermé permettent de définir de nouvelles notions topologiques :

Définition 1.4.1 Soient $(E, \| \cdot \|)$ un espace normé et $X \subset E$.

1. L'intérieur de X , noté $\overset{\circ}{X}$ est l'ensemble suivant :

$$\{x \in X \mid \text{il existe } r \in \mathbb{R}_+^* \text{ tel que } B(x, r) \subset X\} .$$

En d'autres termes, il existe un ouvert O de E qui est contenu dans X et auquel appartient x . Parfois, on dit que X est un voisinage de x si $x \in \overset{\circ}{X}$.

2. L'adhérence de X , notée \overline{X} est l'ensemble des points $x \in E$ tels que tout ouvert contenant x a une intersection non vide avec X (un tel ouvert "rencontre" X).

3. La frontière de X , notée $\text{Fr}(X)$ est l'ensemble $\overline{X} \cap (\overline{E \setminus X})$.

Proposition 1.4.2 Soient $(E, \| \cdot \|)$ un espace normé et $A \subset E$.

1. L'intérieur $\overset{\circ}{A}$ de A est l'ouvert le plus large de E contenu dans A . En particulier, A est ouvert si et seulement si $A = \overset{\circ}{A}$.

2. L'adhérence \overline{A} de A est le fermé le plus petit de E qui contient A . En particulier, A est fermé si et seulement si $A = \overline{A}$.

3. Un point x de E appartient à $\text{Fr}(A)$ si et seulement tout voisinage de x rencontre à la fois A et $E \setminus A$.

4. $\overline{A} = A \cup \text{Fr}(A)$.

1.5 Suites et convergence dans les espaces normés

La notion de norme généralise celle de valeur absolue et permet de parler de la distance entre deux points. Par conséquent, on s'attend à ce que cette notion fournisse une notion de *convergence* dans un espace normé arbitraire. C'est en effet le cas, la convergence d'une suite de points d'un espace normé nous servira en étudiant diverses propriétés liées à la topologie telles que l'adhérence, la continuité.

Définition 1.5.1 Soient $(E, \| \cdot \|)$ un espace normé, $(x_n)_{n \in \mathbb{N}}$ une suite de points de E . La suite $(x_n)_{n \in \mathbb{N}}$ est dite de converger vers un point l dans E si la condition suivante est satisfaite :

$$\text{pour tout } r \in \mathbb{R}_+^*, \text{ il existe } N \in \mathbb{N} \text{ tel que } n \geq N \text{ implique } \|x_n - l\| < r ;$$

de manière équivalente

pour tout $r \in \mathbb{R}_+^*$, il existe $N \in \mathbb{N}$ tel que $n \geq N$ implique $x_n \in B(x, r)$.

Nous noterons ce phénomène par la notation usuelle :

$$\lim_{n \rightarrow \infty} x_n = l .$$

Une remarque importante sur la notion de convergence est qu'elle ne change pas si la norme dans sa définition est remplacée par une norme équivalente. Ceci est particulièrement utile dans \mathbb{R}^p .

Dans ce cours, fréquemment il sera nécessaire de faire le lien entre les aspects à plusieurs variables d'une notion (donc dans \mathbb{R}^p pour $p > 1$) avec ceux dans \mathbb{R} . La proposition suivante en est un exemple :

Proposition 1.5.2 Soient $p \in \mathbb{N}^*$, $\| \cdot \|$ une norme définie dans \mathbb{R}^p et $(x_n)_{n \in \mathbb{N}}$ une suite de points dans \mathbb{R}^p . Notons $x_n = (x_{n,1}, \dots, x_{n,p})$ les coordonnées de chaque élément de la suite. Alors

$$\lim_{n \rightarrow \infty} x_n = (l_1, \dots, l_p)$$

si et seulement si pour chaque $i \in \{1, \dots, p\}$

$$\lim_{n \rightarrow \infty} x_{n,i} = l_i .$$

Notons que dans cette proposition le choix de la norme ne change rien à la conclusion puisque toutes les normes sont équivalentes dans \mathbb{R}^p .

Proposition 1.5.3 (Propriétés élémentaires de la convergence) Soient $(E, \| \cdot \|)$ un espace normé et $(x_n)_{n \in \mathbb{N}}$ et $(y_n)_{n \in \mathbb{N}}$ deux suites dans E qui convergent vers k et l respectivement. Alors

1. $\lim_{n \rightarrow \infty} (x_n + y_n) = k + l$;
2. pour tout scalaire $r \in \mathbb{R}$, $\lim_{n \in \mathbb{N}} (rx_n) = rk$;
3. toute suite extraite d'une suite convergente converge vers la même limite ;
4. toute suite convergente est bornée.

Finalement, voici un usage "topologique" de la convergence.

Proposition 1.5.4 Soient $(E, \| \cdot \|)$ un espace normé et $A \subset E$. Un point $x \in \overline{A}$ si et seulement si il existe une suite $(a_n)_{n \in \mathbb{N}}$ convergente vers x telle que tout $a_n \in A$.

Chapitre 2

Fonctions de plusieurs variables : limites, continuité

2.1 Qu'est-ce qu'une fonction de plusieurs variables, comment est-elle représentée ?

Une fonction est en général une loi qui associe à chaque élément d'une partie d'un *ensemble de départ* un élément et un seul membre d'un *ensemble d'arrivée*. En voici une :

$$\begin{array}{lll} \# & : & \text{Etres humains} \longrightarrow \mathbb{N} \\ & & x \longmapsto \text{numéro d'étudiant à l'UCBL en 2010-11} \end{array}$$

La loi $\#$, sauf erreur administrative, définit une fonction. Son *domaine* est le sous-ensemble des étudiants à l'UCBL, une partie bien plus petite que l'ensemble de départ affiché. Bien sûr, l'ensemble d'arrivée est aussi infiniment plus large que l'*image* (ou l'*image directe*) de $\#$. Tout ça, c'est bien loin des espaces normés, n'est-ce pas ?

Précisons ce que nous entendons par une fonction de plusieurs variables. Soient $p, q \in \mathbb{N}^*$ et $D \subset \mathbb{R}^p$. Une fonction f définie sur D et d'ensemble d'arrivée est une fonction de plusieurs variables. Bien évidemment, quand $p = 1$, la fonction est d'une seule variable, un cas particulier qui fera néanmoins partie de la discussion générale des fonctions de plusieurs variables. Si ce cas particulier présente des aspects particuliers non vérifiés en général, ceci sera précisé.

Le cas des fonctions $p = q = 1$ était systématiquement étudié dans des cours précédents d'analyse. Dans ce cours, nous essayerons de développer une étude aussi systématique que possible des fonctions de plusieurs variables en utilisant la notion de norme.

Pour certaines valeurs de p et de q , il existe une terminologie spécifique. Introduisons cette terminologie aussi quoique ceci ne représente rien d'indispensable pour ce que nous ferons. Ainsi, une fonction de plusieurs variables avec $q = 1$ est dite une fonction *scalaire* et les fonctions avec $q > 1$ sont parfois dites *vectérielles*.

Comment représenter une fonction de plusieurs variables ? En outre de sa définition en tant que loi entre deux ensembles fixés, il existe des représentations des fonction de plusieurs variables d'intérêt géométrique.

Définition 2.1.1 (Le graphe d'une fonction) Soient $p, q \in \mathbb{N}^*$, $D \subset \mathbb{R}^p$ et $f : D \longrightarrow \mathbb{R}^q$ une fonction. Le graphe de f est l'ensemble suivant :

$$\mathcal{G}(f) = \{(x_1, \dots, x_p, y_1, \dots, y_q) \in \mathbb{R}^{p+q} \mid f(x_1, \dots, x_p) = (y_1, \dots, y_q)\}.$$

Cette notion si bien connue a une valeur géométrique importante pour ce cours. Illustrons ceci par deux exemples simples et non moins connus.

$$\begin{array}{lll} f & : & \mathbb{R} \longrightarrow \mathbb{R} \\ & & x \longmapsto x^2 \end{array}$$

Le graphe de cette fonction

$$\mathcal{G}(f) = \{(x, x^2) \mid x \in \mathbb{R}\}$$

est une *courbe* dans \mathbb{R}^2 , une parabole. Nous pouvons élaborer notre exemple un peu pour définir

$$\begin{aligned} f : \mathbb{R}^2 &\longrightarrow \mathbb{R} \\ (x_1, x_2) &\longmapsto x_1^2 + x_2^2 \end{aligned}$$

Le graphe de cette fonction

$$\mathcal{G}(f) = \{(x_1, x_2, x_1^2 + x_2^2) \mid (x_1, x_2) \in \mathbb{R}^2\}$$

est une *surface* dans \mathbb{R}^3 , un *paraboloïde*.

Afin d'être étudiés, ces objets géométriques sont parfois entièrement dessinés... dans les limites du possible. Parfois, on se restreint à des représentations partielles. Des exemples seront présentés en cours. Ici, nous nous contentons de donner une définition importante qui sera utile tout au long du cours et qui concerne le cas des fonctions scalaires de deux variables.

Définition 2.1.2 (Lignes de niveau) Soient $p = 2$, $q = 1$, $D \subset \mathbb{R}^2$ et $f : D \longrightarrow \mathbb{R}$. Fixons un réel k . La ligne de niveau k est l'ensemble

$$L_k(f) = \{(x_1, x_2) \in D \mid f(x_1, x_2) = k\},$$

en d'autres c'est l'image inverse du singleton $\{k\} : f^{-1}(\{k\})$.

Intuitivement, il s'agit de la "projection" sur \mathbb{R}^2 de l'intersection du graphe $\mathcal{G}(f)$ avec le "plan" $\{(x_1, x_2, k) \in \mathbb{R}^3 \mid (x_1, x_2) \in \mathbb{R}^2\}$.

Illustrons la notion de ligne de niveau avec un exemple géométrique. Fixons $a, b \in \mathbb{R}_+^{*2}$ et définissons la fonction

$$\begin{aligned} f : \mathbb{R} \times \mathbb{R} &\longrightarrow \mathbb{R} \\ (x_1, x_2) &\longmapsto \frac{x_1^2}{a^2} + \frac{x_2^2}{b^2} \end{aligned}$$

Pour tout $k \in \mathbb{R}_-^*$, $L_k(f) = \emptyset$, tandis que $L_0(f) = \{(0, 0)\}$. Qu'en est-il pour $k \in \mathbb{R}_+^*$? Dans le cas particulier où $a = b$, c'est le cercle $S(0, \sqrt{k})$. En général, il s'agit d'une *ellipse*. Pouvez-vous voir/dessiner à quoi ressemble une telle ellipse?

2.2 Limites

Comment étendre la notion de limite aux fonctions de plusieurs variables? Nous utiliserons la notion de norme. Notons que les normes sur \mathbb{R}^p ni sur \mathbb{R}^q ne seront précisées puisque c'est inutile. En effet, la définition utilise des boules ouvertes autour de certains points fixés. Comme les normes sont équivalentes en dimension finie (le théorème 1.3.4), les boules ouvertes (resp. fermées) gardent leurs natures topologiques quand la norme change.

La notion d'adhérence joue un rôle important dans la définition. En particulier, un point est dit *adhérent* à une partie de \mathbb{R}^p s'il appartient à l'adhérence de cette partie.

Définition 2.2.1 (Limite d'une fonction de plusieurs variables en un point adhérent à son domaine) Soient $p, q \in \mathbb{N}^*$, $f : \mathbb{R}^p \longrightarrow \mathbb{R}^q$ une fonction de plusieurs variables définie sur $D \subset \mathbb{R}^p$. Soit $a \in \mathbb{R}^p$ un point adhérent à D . La fonction f est dite d'avoir la limite b au point a ou de tendre vers b quand $x \in D$ tend vers a si pour tout $\epsilon \in \mathbb{R}_+^*$ il existe $\delta \in \mathbb{R}_+^*$ tel que

$$\|x - a\| < \delta \quad \Rightarrow \quad \|f(x) - b\| < \epsilon.$$

Ce fait sera noté

$$\lim_{x \rightarrow a} f(x) = b.$$

Il est très important de noter que a peut ne pas appartenir à D . Voici un exemple simple où ceci joue un rôle :

$$f : \mathbb{R}_+ \longrightarrow \mathbb{R} \\ x \longmapsto \begin{cases} x^2 & \text{si } x > 0 \\ 1 & \text{si } x = 0 \end{cases}$$

Si nous posons $D = \mathbb{R}_+^*$, alors $\lim_{x \rightarrow 0} f(x) = 0$.

Voici deux propriétés de la notion de limite, telle que nous l'avons introduite en plusieurs variables, qui nous disent que la notion est robuste :

Proposition 2.2.2 *Nous gardons la notation de la définition 2.2.1. Soit $f : \mathbb{R}^p \longrightarrow \mathbb{R}^q$ une fonction de plusieurs variables définie sur $D \subset \mathbb{R}^p$.*

1. La limite de f en un point $a \in \overline{D}$ est unique si elle existe.
2. La limite de f en un point est indépendante du choix de normes dans \mathbb{R}^p et dans \mathbb{R}^q (Plus généralement, des normes équivalentes dans l'ensemble de départ et dans l'ensemble d'arrivée donnent la même limite).

Comme dans le cas des fonctions d'une seule variable, il est possible de caractériser la notion de limite en utilisant la notion de convergence :

Proposition 2.2.3 *Nous gardons la notation de la définition 2.2.1. Soit $D \subset \mathbb{R}^p$ ($p \in \mathbb{N}^*$). On considère $f : D \longrightarrow \mathbb{R}^q$ ($q \in \mathbb{N}^*$). Si $a \in D$, alors*

$$\lim_{x \rightarrow a} f(x) = l$$

si et seulement si pour toute suite $(x_n)_{n \in \mathbb{N}}$ dans D qui converge à a , $\lim_{n \rightarrow +\infty} f(x_n) = l$.

2.3 Continuité

La notion de continuité s'étend aussi naturellement que celle de limite aux fonctions de plusieurs variables.

Définition 2.3.1 (Continuité d'une fonction de plusieurs variables en un point de son domaine) *Soient $p, q \in \mathbb{N}^*$, $D \subset \mathbb{R}^p$ et $f : D \longrightarrow \mathbb{R}^q$ une application définie sur D . L'application f est dite continue en $a \in D$ si $\lim_{x \rightarrow a} f(x) = f(a)$.*

Cette définition implique les trois points suivants :

1. le point a est dans le domaine de f ;
2. la fonction f a une limite en a ;
3. la limite de f en a est $f(a)$.

Définition 2.3.2 (Continuité d'une fonction de plusieurs variables sur une partie de son domaine) *Soient $p, q \in \mathbb{N}^*$, $D \subset \mathbb{R}^p$ et $f : D \longrightarrow \mathbb{R}^q$ une application définie sur D . L'application f est dite continue sur A si elle est continue à chaque point de A .*

Proposition 2.3.3 (Caractérisations de la continuité) *Soient f, D, p, q, a comme dans la définition 2.3.1. Alors les conditions suivantes sont équivalentes :*

1. f est continue en a ;
2. pour tout $\epsilon \in \mathbb{R}_+^*$, il existe $\delta \in \mathbb{R}_+^*$ tel que

$$\|x - a\| < \delta \text{ entraîne } \|f(x) - f(a)\| < \epsilon ;$$

3. pour toute suite $(x_n)_{n \in \mathbb{N}}$ dans D ,

$$\text{si } \lim_{n \rightarrow +\infty} x_n = a \text{ alors } \lim_{n \rightarrow +\infty} f(x_n) = f(a)$$

$$\left(f\left(\lim_{n \rightarrow +\infty} x_n\right) = \lim_{n \rightarrow +\infty} f(x_n) \right).$$

Citons quelques exemples aussi simples qu'utiles de fonctions continues. La proposition précédente ainsi que les propriétés de la convergence (la proposition 1.5.3) sont clés à la vérification de leur continuité. Ces exemples et d'autres seront abordés en détail en cours et en travaux dirigés. Notons que, sauf mention contraire, p, q sont arbitrairement fixés dans \mathbb{N}^* .

1. La fonction identité :

$$f : \mathbb{R}^p \longrightarrow \mathbb{R}^p$$

$$x \longmapsto x$$

2. La fonction constante, c étant un point fixé dans \mathbb{R}^q

$$f : \mathbb{R}^p \longrightarrow \mathbb{R}^q$$

$$x \longmapsto c$$

3. La projection sur la i ème coordonnée ($1 \leq i \leq p$)

$$\pi_i : \mathbb{R}^p \longrightarrow \mathbb{R}^q$$

$$x = (x_1, \dots, x_i, \dots, x_p) \longmapsto x_i$$

4. La somme dans \mathbb{R}^p

$$+ : \mathbb{R}^p \times \mathbb{R}^p \longrightarrow \mathbb{R}^p$$

$$(x, y) \longmapsto x + y$$

5. Le produit dans \mathbb{R}

$$\cdot : \mathbb{R}^2 \longrightarrow \mathbb{R}$$

$$(x, y) \longmapsto xy$$

2.4 Opérations sur les limites

Les diverses opérations telles que la somme, le produit, le quotientement, la composition des fonctions ont des effets sur les limites qui sont réminiscentes de ce qui se passe dans le cas des fonctions d'une seule variable... quitte à prendre soin de certaines subtilités. Comme c'est souvent fait en mathématiques, elles permettent d'étudier des propriétés des fonctions "compliquées", qui sont déjà connues pour celles qui sont plus "simples". La section suivante suit la même approche dans l'étude de la continuité.

Proposition 2.4.1 Soient $p, q \in \mathbb{N}^*$, $D \subset \mathbb{R}^p$, g, f deux fonctions de \mathbb{R}^p vers \mathbb{R}^q définies sur D et a un point adhérent à D . S'il existe deux points l_f et l_g dans \mathbb{R}^q telles que

$$\lim_{x \rightarrow a} f(x) = l_f \text{ et } \lim_{x \rightarrow a} g(x) = l_g,$$

alors

1. $\lim_{x \rightarrow a} (f + g)(x) = \lim_{x \rightarrow a} (f(x) + g(x)) = l_f + l_g$;
2. pour $q = 1$, $\lim_{x \rightarrow a} (fg)(x) = \lim_{x \rightarrow a} (f(x) \cdot g(x)) = l_f \cdot l_g$;
3. pour $q = 1$ et à condition qu'il existe un voisinage de a où $g(x) \neq 0$,
 $\lim_{x \rightarrow a} (f/g)(x) = \lim_{x \rightarrow a} (f(x)/g(x)) = l_f/l_g$.

Proposition 2.4.2 Soient $m, p, q \in \mathbb{N}^*$, $D_f \subset \mathbb{R}^m$, $D_g \subset \mathbb{R}^p$, f et g deux fonctions de \mathbb{R}^m vers \mathbb{R}^p et de \mathbb{R}^p vers \mathbb{R}^q , définies sur D_f et D_g respectivement. Si $a \in \overline{D_f}$, $b \in \overline{D_g}$, $l \in \mathbb{R}^q$, $\lim_{x \rightarrow a} f(x) = b$, $\lim_{y \rightarrow b} g(y) = l$ et $f(D_f) \subset D_g$ (en d'autres termes, la composition $g \circ f$ est définie sur D_f), alors

$$\lim_{x \rightarrow a} (g \circ f)(x) = l.$$

Les propositions 2.4.1 et 2.4.2 fournissent des règles de calcul pratiques pour le calcul des limites qui ont des conséquences sur la continuité aussi.

2.5 Opérations sur les fonctions continues

Les propositions 2.4.1 et 2.4.2 s'adaptent à la discussion de la continuité et permettent de conclure la continuité des fonctions "compliquées" à partir des fonctions "simples".

Proposition 2.5.1 Soient $p, q \in \mathbb{N}^*$, $D \subset \mathbb{R}^p$, g, f deux fonctions de \mathbb{R}^p vers \mathbb{R}^q définies sur D , et $a \in D$. Si f et g sont continues en a , alors

1. $f + g$ est continue en a ;
2. pour $q = 1$, fg est continue en a ;
3. pour $q = 1$ et à condition qu'il existe un voisinage de $g(a)$ où $g(x) \neq 0$, f/g est continue en a .

Proposition 2.5.2 Soient $m, p, q \in \mathbb{N}^*$, $D_f \subset \mathbb{R}^m$, $D_g \subset \mathbb{R}^p$, f et g deux fonctions de \mathbb{R}^m vers \mathbb{R}^p et de \mathbb{R}^p vers \mathbb{R}^q , définies sur D_f et D_g respectivement. Si $a \in D_f$, $b \in D_g$, $f(a) = b$, f est continue en a , g est continue en $f(a)$, et $f(D_f) \subset D_g$ (en d'autres termes, la composition $g \circ f$ est définie sur D_f), alors $g \circ f$ est continue en a .

Proposition 2.5.3 Soient $p, q \in \mathbb{N}^*$, $D \subset \mathbb{R}^p$, f_1, \dots, f_q des fonctions de \mathbb{R}^p dans \mathbb{R} définies respectivement sur D_i ($1 \leq i \leq q$), et $a \in D = D_1 \cap \dots \cap D_q$. Alors toutes les fonctions f_1, \dots, f_q sont continues en a si et seulement si la fonction

$$\begin{aligned} f &: D \longrightarrow \mathbb{R}^q \\ x &\longmapsto (f_1(x), \dots, f_q(x)) \end{aligned}$$

est continue en a .

Des applications des trois propositions précédentes seront données en cours et en travaux dirigés. La discussion qui précède ainsi que les exemples somme et produit de la dernière section permettent de vérifier rigoureusement en utilisant un raisonnement par récurrence sur les degrés et sur le nombre de monômes que tout polynôme de p variables ($p \in \mathbb{N}^*$) définit une fonction continue sur \mathbb{R}^p .

2.6 Fonctions continues et topologie

Dans tout domaine des mathématiques, les notions principales sont liées à des familles particulières de fonctions. En analyse, les notions topologiques, donc les notions qui sont définies à partir des notions d'ensemble fermé et d'ensemble ouvert sont étroitement liées aux fonctions continues. Le théorème suivant très important illustre bien ce lien.

Théorème 2.6.1 (Caractérisation topologique des applications continues) Soient $p, q \in \mathbb{N}^*$, et $f : \mathbb{R}^p \longrightarrow \mathbb{R}^q$ une application. Les conditions suivantes sont équivalentes :

1. f est une application continue ;
2. si O est une partie ouverte de \mathbb{R}^q , alors il en est de même pour $f^{-1}(O)$;
3. si F est une partie fermée de \mathbb{R}^q , alors il en est de même pour $f^{-1}(F)$.

Nous admettrons ce théorème bien que sa preuve soit à la portée de nos connaissances. Ceux qui s'intéressent à la connaître peuvent s'adresser aux pages des années précédentes. Ce qui est important est de comprendre bien son énoncé et de pouvoir l'appliquer correctement.

Illustrons l'utilité pratique du théorème 2.6.1 en l'appliquant aux lignes de niveau : toute ligne de niveau de toute fonction $f : \mathbb{R}^2 \longrightarrow \mathbb{R}$ continue sur un domaine fermé (par exemple \mathbb{R}^2 tout entier) est un fermé de \mathbb{R}^2 .

Le théorème 2.6.1 a beaucoup d'autres applications que nous verrons tout au long de ce cours. Néanmoins, il faut bien comprendre ses hypothèses et en savoir la portée. Par exemple, l'énoncé ne dit aucunement que l'image directe d'un ouvert (resp. fermé) est ouverte (resp.

fermée). Donnons un exemple très simple. Soient $p, q \in \mathbb{N}^*$ et $c \in \mathbb{R}^q$ un point fixé. Considérons l'application constante

$$f : \mathbb{R}^p \longrightarrow \mathbb{R}^q \\ x \longmapsto c$$

L'espace \mathbb{R}^p est un ouvert de \mathbb{R}^p . Son image directe sous f est le singleton $\{c\}$ qui n'est pas un ouvert de \mathbb{R}^q .

Pour continuer notre étude, nous introduisons une notion fondamentale, celle d'une partie *compacte* de \mathbb{R}^p (plus généralement, un espace normé de dimension finie).

Définition 2.6.2 (Parties compactes de \mathbb{R}^p) *Un ensemble K dans \mathbb{R}^p est dit compact si K est fermé et borné.*

Cette définition est un mensonge! Non, pas tout à fait, c'est un cas particulier de la notion générale d'ensemble compact. Celle-ci sera donnée au cours de topologie, et pour mieux l'apprécier il est indispensable de comprendre et de retenir toutes les propriétés des ensembles compacts de notre cas particulier.

Commençons par une caractérisation très utile dont nous admettrons la preuve :

Théorème 2.6.3 *Soient $p \in \mathbb{N}^*$ et $K \subset \mathbb{R}^p$. Alors K est compact si et seulement si, de toute suite $(x_n)_{n \in \mathbb{N}^*}$ dans K (en d'autres termes, pour tout $n \in \mathbb{N}$, $x_n \in K$), on peut extraire une suite convergente.*

Illustrons ce théorème par un exemple très simple. L'intervalle $[0, 1]$ est à la fois fermé et borné dans \mathbb{R} . Il est donc compact. Voici une suite très simple

$$x_n = 0 \text{ si } n \text{ est pair} \quad ; \quad x_n = 1 \text{ si } n \text{ est impair} \quad .$$

Les suites constantes de valeur 0 et 1 respectivement sont deux sous-suites convergentes. Dans ce cas, c'est presque évident. Ce qui est remarquable est que, d'après le théorème 2.6.3, nous pouvons extraire de telles sous-suites de chaque suite dans $[0, 1]$.

Ce qui n'était pas en général vrai pour les ensembles fermés ou bornés l'est pour les ensembles compacts :

Proposition 2.6.4 (Parties compactes et fonctions continues) *Soient $p, q \in \mathbb{N}^*$ et $f : \mathbb{R}^p \longrightarrow \mathbb{R}^q$ une application continue sur une partie D de \mathbb{R}^p . Si K est un compact de \mathbb{R}^p contenu dans D , alors $f(K)$ est aussi compact.*

La preuve de cette proposition sera admise. Pour mieux apprécier son importance, il suffit de se rappeler que l'image par rapport à une fonction continue d'un fermé n'est pas nécessairement un fermé, et que l'image d'un ensemble borné n'est pas nécessairement bornée. Voici deux exemples :

1.

$$f : \mathbb{R} \longrightarrow \mathbb{R} \\ x \longmapsto \frac{1}{x^2+1}$$

Notez que f est continue en tout point de \mathbb{R} mais que $f(\mathbb{R}) =]0, 1]$.

2.

$$g :]0, 1] \longrightarrow \mathbb{R} \\ x \longmapsto \frac{1}{x}$$

La fonction g est continue sur son domaine qui est une partie bornée de \mathbb{R} . Néanmoins, son image ne l'est pas.

Avant de continuer, soulignons que la proposition 2.6.4 ne dit rien sur les images inverses des ensembles compacts. En effet, il n'est pas nécessaire que l'image inverse d'un compact soit compact. L'application constante ci-dessus fournit un exemple.

La proposition 2.6.4 a une conséquence importante et utile en pratique :

Corollaire 2.6.5 Soient $p \in \mathbb{N}^*$, $f : \mathbb{R}^p \longrightarrow \mathbb{R}$ une application continue sur une partie D de \mathbb{R}^p . Si K est une partie compacte de \mathbb{R}^p contenue dans D , alors f est bornée sur K et elle atteint ses bornes sur K . En d'autres termes, il existe $a, b \in K$ tels que pour tout $x \in K$,

$$f(a) \leq f(x) \leq f(b) .$$

Pour mieux apprécier la notion suivante nous retournons au deuxième exemple ci-dessus. Nous pouvons *prolonger* l'application g ci-dessus à l'intervalle $[0, 1]$ qui est compact.

$$\begin{aligned} \bar{g} :]0, 1] &\longrightarrow \mathbb{R} \\ x &\longmapsto \begin{cases} \frac{1}{x} & \text{si } x \in]0, 1] \\ c & \text{si } x = 0 \end{cases} \end{aligned}$$

(c est un réel arbitrairement fixé). Néanmoins, ce prolongement n'est plus continu.

Définition 2.6.6 (Prolongement par continuité) Soient $p, q \in \mathbb{N}^*$, $D \subset \mathbb{R}^p$, f une fonction de \mathbb{R}^p vers \mathbb{R}^q définie sur D . Si a est adhérent à D et que nous pouvons définir

$$\begin{aligned} \bar{f} : D \cup \{a\} &\longrightarrow \mathbb{R}^q \\ x &\longmapsto \begin{cases} f(x) & \text{si } x \in D \\ c & \text{si } x = a \end{cases} \end{aligned}$$

de telle façon que \bar{f} soit continue sur $D \cup \{a\}$, alors la fonction \bar{f} est dite le prolongement par continuité de f au point a .

La dernière notion topologique de ce chapitre sera importante dans le calcul différentiel et dans l'intégration. Il s'agit de la *connexité par arcs*. C'est un cas particulier de la notion de connexité qui est plus géométrique et suffisant pour notre cours.

Définition 2.6.7 (Arcs dans \mathbb{R}^q) Soit $[a, b]$ un intervalle fermé et borné de \mathbb{R} . On appelle arc une fonction $\gamma : [a, b] \rightarrow \mathbb{R}^q$ ($q \in \mathbb{N}^*$) continue sur $[a, b]$. Les points $\gamma(a)$ et $\gamma(b)$ sont dits les extrémités de l'arc. L'arc γ est dit de joindre $\gamma(a)$ à $\gamma(b)$.

La notion d'arc ne vous est pas inconnue :

1.

$$\begin{aligned} \gamma : [0, 1] &\longrightarrow \mathbb{R}^2 \\ t &\longmapsto (\cos(2\pi t), \sin(2\pi t)) \end{aligned}$$

Dans cet exemple, les extrémités sont le même point : $\gamma(0) = \gamma(1) = (1, 0)$.

2. Le segment de droite joignant deux points $x = (x_1, \dots, x_q)$ et $y = (y_1, \dots, y_q)$ dans \mathbb{R}^q ($q \in \mathbb{N}^*$).

$$\begin{aligned} \gamma : [0, 1] &\longrightarrow \mathbb{R}^q \\ t &\longmapsto x + t(y - x) = ty + (1 - t)x \end{aligned}$$

Les extrémités sont $\gamma(0) = x$ et $\gamma(1) = y$.

Définition 2.6.8 (Parties connexes par arcs de \mathbb{R}^q) Soit $C \subset \mathbb{R}^q$. L'ensemble C est dit connexe par arcs si toute paire de points sont joignables par un arc dans C . En d'autres termes, l'ensemble d'arrivée de la fonction qui définit l'arc en question est contenue dans C .

Le deuxième exemple ci-dessus nous fournit immédiatement un exemple d'ensemble connexe par arcs dans \mathbb{R}^q , notamment \mathbb{R}^q . Voici quelques exemples et contrexemples :

1. Tout segment de droite dans \mathbb{R}^q est connexe par arcs ; en particulier un singleton dans \mathbb{R}^q est connexe par arcs.
2. Si $A = \{x, y\}$ est une partie de \mathbb{R}^p de cardinal 2, alors A n'est pas connexe par arcs. Un corollaire immédiat de ceci est que la même conclusion est vraie pour un ensemble fini à au moins deux éléments.

3. Soit P un point fixé de \mathbb{R}^q ($q \geq 2$), alors l'ensemble $\mathbb{R}^q \setminus \{P\}$ est connexe par arcs.
4. L'ensemble \mathbb{R}^* n'est pas connexe par arcs.
5. L'ensemble $\mathbb{R}^2 \setminus B((0,0), 1)$ est connexe par arcs.

Comment vérifier tout cela ? Les énoncés suivants sont indispensables dans l'étude de la connexité par arcs :

Proposition 2.6.9 (Connexité par arcs et fonctions continues) *Soient $p, q \in \mathbb{N}^*$, f une application de \mathbb{R}^p vers \mathbb{R}^q continue sur une partie D de \mathbb{R}^p . Si D est connexe par arcs, alors $f(D)$ est connexe par arcs aussi.*

Théorème 2.6.10 (Connexité par arcs dans \mathbb{R}) *Une partie de \mathbb{R} est connexe par arcs si et seulement si c'est un intervalle.*

Théorème 2.6.11 (Le théorème des valeurs intermédiaires) *Soient $p \in \mathbb{N}^*$, D une partie de connexe par arcs de \mathbb{R}^p . Si $f : \mathbb{R}^p \rightarrow \mathbb{R}$ est une fonction continue sur D et $x_1, x_2 \in D$, alors pour tout nombre y entre $f(x_1)$ et $f(x_2)$, il existe $x \in D$ tel que $f(x) = y$.*

La preuve du théorème des valeurs intermédiaires découle des deux énoncés précédents. Celle du théorème 2.6.10 nécessite plus que nous en verrons dans ce cours.

Chapitre 3

Calcul différentiel

Dans ce chapitre, nous étendrons les notions de dérivée et de fonction dérivable aux fonctions de plusieurs variables. L'approche la plus naïve, qui consiste à dire qu'une fonction de plusieurs variables est dérivable si elle l'est par rapport à chacune de ses variables, s'avère trop faible. Néanmoins, elle fournit un outil pratique : les dérivées partielles.

Pour aboutir à une solide notion de différentiabilité, nous aurons recours à un aspect algébrique de la dérivée. Celle-ci définit une application linéaire. Nous commençons donc en essayant de motiver ceci sur un exemple simple.

3.1 Dérivabilité des fonctions d'une seule variable et à valeurs réelles ; rappels, une nouvelle conception

Voici une fonction très simple d'une seule variable,

$$\begin{aligned} f &: \mathbb{R} \longrightarrow \mathbb{R} \\ x &\longmapsto x^3 \end{aligned}$$

... si simple que nous savons tous la dériver :

$$f'(x) = 3x^2 .$$

Mais qu'est-ce que cela veut dire ? Comment l'interpréter ?

Tout d'abord, il s'agit d'une nouvelle fonction avec sa propre loi, son propre domaine, sa propre arrivée et ses propriétés. Elle associe à chaque nombre réel a la valeur réelle $3a^2$. Pour obtenir cette définition, nous calculons une limite :

$$\lim_{x \rightarrow a ; x \neq a} \frac{x^3 - a^3}{x - a} = 3a^2 .$$

Ceci équivaut à

$$\lim_{x \rightarrow a ; x \neq a} \frac{f(x) - f(a) - f'(a)(x - a)}{x - a} = 0 ,$$

soit encore

$$f(x) = f(a) + f'(a)(x - a) + o(x - a) .$$

Les deux premiers termes de l'expression forment l'équation de la tangente au graphe de f au point $(a, f(a))$. La pente de cette droite est $f'(a)$, et à chaque réel a correspond une application linéaire :

$$\begin{aligned} a &\longmapsto f'(a) : \mathbb{R} \longrightarrow \mathbb{R} \\ & t \longmapsto f'(a).t \end{aligned}$$

Cette observation souligne l'aspect fondamental de la différentiation. Il s'agit d'associer à chaque point du domaine, une application linéaire dont les entrées de la matrice représentante seront déterminées en utilisant les *dérivées partielles*.

3.2 Dérivées partielles

Les dérivées partielles essayent d'étendre la notion de différentiation aux fonctions de plusieurs variables. Quoique trop faible pour caractériser la différentiabilité en plusieurs variables, elles fournissent un outil indispensable pour la détermination de la matrice jacobienne.

Définition 3.2.1 (Dérivées partielles en un point) Soient $p \in \mathbb{N}^*$, U un ouvert de \mathbb{R}^p et f une fonction de \mathbb{R}^p vers \mathbb{R} définie sur U . La fonction f est dite d'avoir une dérivée partielle en $a = (a_1, \dots, a_p)$ par rapport la i ème variable si la fonction

$$t \mapsto f(a_1, \dots, a_{i-1}, t, a_{i+1}, \dots, a_p)$$

est dérivable en a_i , en d'autres termes, si la limite

$$\lim_{t \rightarrow a_i} \frac{f(a_1, \dots, a_{i-1}, t, a_{i+1}, \dots, a_p) - f(a)}{t - a_i}$$

existe. On note cette limite

$$\frac{\partial f}{\partial x_i}(a) \quad \text{ou} \quad \partial_i f(a) \quad \text{ou} \quad D_i f(a).$$

Cette notion de dérivée utilise de façon essentielle la notion de dérivée des fonctions d'une seule variable. Elle permet de définir une nouvelle fonction de \mathbb{R}^p vers \mathbb{R} quand elle existe sur un ouvert :

$$\begin{aligned} \partial_i f &: U \longrightarrow \mathbb{R} \\ a &\longmapsto \partial_i f(a) \end{aligned} .$$

Voici quelques exemples :

1.

$$\begin{aligned} f &: \mathbb{R}^3 \longrightarrow \mathbb{R} \\ (x_1, x_2, x_3) &\longmapsto 3x_1^4 + x_2^3 x_3 + x_1^2 x_3^5 \quad . \\ \partial_1 f &: \mathbb{R}^3 \longrightarrow \mathbb{R} \\ (x_1, x_2, x_3) &\longmapsto 12x_1^3 + 2x_1 x_3^5 \quad ; \\ \partial_2 f &: \mathbb{R}^3 \longrightarrow \mathbb{R} \quad ; \quad \partial_3 f : \mathbb{R}^3 \longrightarrow \mathbb{R} \\ (x_1, x_2, x_3) &\longmapsto 3x_2^2 x_3 \quad ; \quad (x_1, x_2, x_3) \longmapsto x_2^3 + 5x_1^2 x_3^4 \quad . \end{aligned}$$

2.

$$\begin{aligned} g &: \mathbb{R}^2 \longrightarrow \mathbb{R} \\ (x, y) &\longmapsto \begin{cases} \frac{xy}{x^2+y^2} & \text{si } (x, y) \neq (0, 0) \\ 0 & \text{sinon} \end{cases} \quad . \\ \partial_1 g &: \mathbb{R}^2 \longrightarrow \mathbb{R} \\ (x, y) &\longmapsto \begin{cases} y \frac{y^2-x^2}{(x^2+y^2)^2} & \text{si } (x, y) \neq (0, 0) \\ 0 & \text{sinon} \end{cases} \quad . \\ \partial_2 g &: \mathbb{R}^2 \longrightarrow \mathbb{R} \\ (x, y) &\longmapsto \begin{cases} x \frac{x^2-y^2}{(x^2+y^2)^2} & \text{si } (x, y) \neq (0, 0) \\ 0 & \text{sinon} \end{cases} \quad . \end{aligned}$$

Nous n'avons pas encore défini une notion de "dérivée" pour les fonctions de plusieurs variables, mais quelle que soit la définition qui sera introduite, la fonction g ne doit pas être "dérivable" en $(0, 0)$ puisqu'elle n'y est pas continue. Or, remarquablement, les dérivées partielles de g sont toutes définies en tout point de \mathbb{R}^2 . Observons quand-même que les dérivées partielles de f ne sont pas continues en $(0, 0)$.

La conclusion que nous tirons du deuxième exemple est que pour être "dérivable" au voisinage d'un point il ne doit pas suffire pas d'avoir toutes les dérivées partielles sur ce voisinage. Les dérivées partielles dépendent des directions, donc d'un choix de chemins, déterminés en l'occurrence les axes de coordonnées. Ces remarques seront précisées au long des sections qui viennent.

3.3 Différentiabilité, différentielle d'une fonction de plusieurs variables

Nous commençons immédiatement avec la “bonne” définition de la dérivabilité. Dès le début, les liens avec l'algèbre linéaire seront visibles.

Définition 3.3.1 (Différentiabilité en un point) Soient $p, q \in \mathbb{N}^*$, $U \subset \mathbb{R}^p$ un *ouvert*, f une fonction de \mathbb{R}^p vers \mathbb{R}^q définie sur U , et $a \in U$. La fonction f est dite *différentiable en a* s'il existe une application linéaire notée $L \in \mathcal{L}(\mathbb{R}^p, \mathbb{R}^q)$ telle que

$$\lim_{x \rightarrow a} \frac{\|f(x) - f(a) - L(x - a)\|_{\mathbb{R}^q}}{\|x - a\|_{\mathbb{R}^p}} = 0 ;$$

En d'autres termes, s'il existe $L \in \mathcal{L}(\mathbb{R}^p, \mathbb{R}^q)$ telle que

$$\|f(x) - f(a) - L(x - a)\| = o(\|x - a\|) .$$

La fonction f est dite *différentiable sur U* si elle est différentiable en tout point de U .

Voici quelques remarques immédiates :

1. la différentiabilité ne dépend pas de la norme choisie ;
2. si $p = q = 1$, alors la notion de différentiabilité équivaut à la dérivabilité usuelle.
3. Nous pouvons introduire la différentiabilité en un point en suivant une exposition légèrement différente de celle de la définition 3.3.1. En gardant la même notation mais posant $h = x - a$, nous arrivons à l'identité

$$\lim_{\|h\| \rightarrow 0} \frac{\|f(a + h) - f(a) - L(h)\|_{\mathbb{R}^q}}{\|h\|_{\mathbb{R}^p}} = 0 .$$

Si alors nous posons $R(h) = f(a + h) - f(a) - L(h)$ (la fonction reste), la limite nulle équivaut à $\|R(h)\|_{\mathbb{R}^q} = o(\|h\|_{\mathbb{R}^p})$, et l'égalité suivante est vraie :

$$f(a + h) = f(a) + L(h) + R(h) .$$

4. La notion de différentiabilité en un point ne dépend pas de choix de normes en \mathbb{R}^p ni en \mathbb{R}^q . En d'autres termes, si $\|\cdot\|'_{\mathbb{R}^p}$ et $\|\cdot\|'_{\mathbb{R}^q}$ étaient deux autres normes sur \mathbb{R}^p et \mathbb{R}^q respectivement, alors

$$\lim_{x \rightarrow a} \frac{\|f(x) - f(a) - L(x - a)\|'_{\mathbb{R}^q}}{\|x - a\|'_{\mathbb{R}^p}} = 0 ,$$

équivalamment,

$$\lim_{\|h\| \rightarrow 0} \frac{\|f(a + h) - f(a) - L(h)\|'_{\mathbb{R}^q}}{\|h\|'_{\mathbb{R}^p}} = 0 .$$

En effet, l'équivalence des normes (ce qui est toujours le cas sur les espaces normés de dimension finie) implique l'existence de $r, s \in \mathbb{R}_+^*$ tels que $r\|f(x) - f(a) - L(x - a)\|'_{\mathbb{R}^q} \leq \|f(x) - f(a) - L(x - a)\|_{\mathbb{R}^q}$ pour tout $x \in \mathbb{R}^p$ et $\|x - a\|_{\mathbb{R}^p} \leq s\|x - a\|'_{\mathbb{R}^p}$. Il en découle que

$$0 \leq \frac{r\|f(x) - f(a) - L(x - a)\|'_{\mathbb{R}^q}}{s\|x - a\|'_{\mathbb{R}^p}} \leq \frac{\|f(x) - f(a) - L(x - a)\|_{\mathbb{R}^q}}{\|x - a\|_{\mathbb{R}^p}} .$$

Or

$$\lim_{x \rightarrow a} \frac{\|f(x) - f(a) - L(x - a)\|_{\mathbb{R}^q}}{\|x - a\|_{\mathbb{R}^p}} = 0 .$$

Les lois de gendarmerie condamne alors $\frac{r\|f(x)-f(a)-L(x-a)\|_{\mathbb{R}^q}}{s\|x-a\|_{\mathbb{R}^p}}$ à tendre vers 0. La même conclusion s'ensuit pour $\frac{\|f(x)-f(a)-L(x-a)\|_{\mathbb{R}^q}}{\|x-a\|_{\mathbb{R}^p}}$. Notons que dans ce raisonnement la même application linéaire L a été utilisée.

La propriété bien connue des fonctions dérivables d'une seule variable et à valeurs réelles s'étend aux fonctions de plusieurs variables :

Proposition 3.3.2 *Si f est différentiable en a , alors elle y est continue.*

Voici une autre propriété fondamentale :

Proposition 3.3.3 (Unicité de la différentielle) *Nous gardons la même notation dans la définition 3.3.1. Si la fonction $f : U \rightarrow \mathbb{R}^q$ est différentiable en a , alors l'application linéaire associée à ce point est unique.*

Cette unicité permet de définir sans ambiguïté la *fonction différentielle*.

Définition 3.3.4 (Différentielle d'une fonction en un point) *Soient $p, q \in \mathbb{N}^*$, $U \subset \mathbb{R}^p$ un ouvert, f une fonction de \mathbb{R}^p vers \mathbb{R}^q définie et différentiable sur U . L'application linéaire uniquement associée à chaque point a est dite la différentielle de f en a ; l'application qui associe à $a \in U$ la différentielle de f en a est dite la différentielle de f .*

Nous utiliserons la notation suivante :

$$\begin{aligned} df & : U \longrightarrow \mathcal{L}(\mathbb{R}^p, \mathbb{R}^q) \\ a & \longmapsto df(a) \end{aligned}$$

Les exemples suivants seront détaillés en cours :

1. Soit $p \in \mathbb{N}^*$,

$$\begin{aligned} f & : \mathbb{R}^p \longrightarrow \mathbb{R}^p \\ x & \longmapsto x . \end{aligned}$$

La fonction f est différentiable en tout point de \mathbb{R}^p . L'application linéaire qui en témoigne est la matrice identité. Plus précisément, en tout point $x \in \mathbb{R}^p$, $df(x)(h) = h$.

2. L'exemple précédent se généralise à une application linéaire quelconque. En d'autres termes, si nous considérons la fonction

$$\begin{aligned} f & : \mathbb{R}^p \longrightarrow \mathbb{R}^q \\ x & \longmapsto Ax , \end{aligned}$$

où A est une matrice $q \times p$, alors elle est différentiable en tout point $x \in \mathbb{R}^p$ et sa différentielle en un tel point est elle-même

$$\begin{aligned} df(x) & : \mathbb{R}^p \longrightarrow \mathbb{R}^q \\ h & \longmapsto Ah . \end{aligned}$$

Notons que quand $p = q = 1$, cette conclusion est un cas particulier que vous connaissez bien : la dérivée de la fonction $x \mapsto Ax$ ($A \in \mathbb{R}$) est la fonction constante $x \mapsto A$, et A est la pente de la droite déterminée par le graphe de la fonction.

On peut se poser la question de ce qui est constant dans le cas général. C'est la fonction différentielle. En effet,

$$\begin{aligned} df & : \mathbb{R}^p \longrightarrow \mathcal{L}(\mathbb{R}^p, \mathbb{R}^q) \\ x & \longmapsto df(x) , \end{aligned}$$

et quel que soit le point $x \in \mathbb{R}^p$, $df(x)$ est la même application linéaire.

3. Puisque nous parlons des constantes, il est bon moment d'étudier la différentiabilité de

$$f : \mathbb{R}^p \longrightarrow \mathbb{R}^q \\ x \longmapsto c ,$$

où c est un point fixé de \mathbb{R}^q . Quelle est sa différentielle à votre avis ?

4.

$$g : \mathbb{R}^2 \longrightarrow \mathbb{R} \\ (x_1, x_2) \longmapsto x_1^2 + x_2^2 .$$

La fonction g est différentiable en tout point a de \mathbb{R}^2 . Si $a = (a_1, a_2)$ est un tel point, alors la différentielle de g en a , $dg(a)$, est représentée dans la base canonique par la matrice 1×2 $(2a_1 \ 2a_2) = (\partial_1 g(a) \ \partial_2 g(a))$:

$$dg(a) : \mathbb{R}^2 \longrightarrow \mathbb{R} \\ (h_1, h_2) \longmapsto (2a_1 \ 2a_2) \begin{pmatrix} h_1 \\ h_2 \end{pmatrix} .$$

5. Une fonction d'une seule variable mais à valeurs vectorielles est de la forme

$$f : \mathbb{R} \longrightarrow \mathbb{R}^p \\ x \longmapsto (f_1(x), \dots, f_p(x)) ,$$

avec les f_i qui sont des fonctions à valeurs réelles. Si en $x \in \mathbb{R}$, chaque f_i est dérivable, alors la fonction f est différentiable en x et

$$df(x) : \mathbb{R} \longrightarrow \mathbb{R}^p \\ h \longmapsto \begin{pmatrix} \vdots \\ f'_i(x)h \\ \vdots \end{pmatrix}_{1 \leq i \leq p} .$$

6. Cet exemple concerne une généralisation du produit de deux nombres réels. Nous définissons la fonction suivante :

$$B : \mathbb{R}^p \times \mathbb{R}^p \longrightarrow \mathbb{R} \\ (x, y) \longmapsto x \cdot y ,$$

où \cdot est le produit scalaire. Plus explicitement, si $x = (x_1, \dots, x_p)$ et $y = (y_1, \dots, y_p)$ par rapport à la base canonique, alors $x \cdot y = \sum_{i=1}^p x_i y_i$. Alors

$$dB : \mathbb{R}^p \times \mathbb{R}^p \longrightarrow \mathcal{L}(\mathbb{R}^p \times \mathbb{R}^p, \mathbb{R}) \\ (x, y) \longmapsto dB(x, y) ,$$

et en tout point $(x, y) \in \mathbb{R}^p \times \mathbb{R}^p$,

$$dB(x, y) : \mathbb{R}^p \times \mathbb{R}^p \longrightarrow \mathbb{R} \\ (h, k) \longmapsto (y \ x) \begin{pmatrix} h \\ k \end{pmatrix} = y \cdot h + x \cdot k .$$

3.4 Liens avec dérivées partielles ; matrice jacobienne ; fonctions de classe \mathcal{C}^1

La proposition 3.3.2 et le deuxième exemple de la section 3.2 montrent clairement qu'il n'est pas suffisant d'avoir des dérivées partielles en un point pour y être différentiable. Néanmoins, les liens sont forts :

Proposition 3.4.1 Soient $p \in \mathbb{N}^*$, U un ouvert dans \mathbb{R}^p , $a \in U$ et f une fonction de \mathbb{R}^p vers \mathbb{R} définie sur U . Si f est différentiable au point a , alors ses dérivées partielles en ce point sont définies. En plus, la matrice représentant l'application linéaire $df(a)$ par rapport à la base canonique est

$$(\partial_1 f(a) \quad \dots \quad \partial_p f(a)) \ .$$

Résumons : si une fonction f est différentiable en un point a , alors sa différentielle est déterminée par les valeurs des dérivées partielles en ce point. Celles-ci y sont définies. Par contre, la seule existence des dérivées partielles en un point n'entraîne pas la différentiabilité en ce point. D'autres conditions seront nécessaires. Avant d'introduire des conditions supplémentaires, nous présenterons le cas général de la proposition 3.4.1.

Nous travaillons avec la même notation, le seul changement étant le suivant : la fonction f a \mathbb{R}^q comme ensemble d'arrivée où q est un naturel non nul arbitraire. Elle est toujours supposée être différentiable en a . Notre fonction est donc de la forme :

$$f : U \longrightarrow \mathbb{R}^q \\ a \longmapsto (f_1(a), \dots, f_q(a)) \ .$$

Alors, la différentielle de f est

$$df : U \longrightarrow \mathcal{L}(\mathbb{R}^p, \mathbb{R}^q) \\ a \longmapsto df(a)$$

avec $df(a)$ représentée par la matrice

$$\begin{pmatrix} \partial_1 f_1(a) & \dots & \partial_p f_1(a) \\ & \vdots & \\ \vdots & \dots & \partial_j f_i(a) \quad \dots & \vdots \\ & \vdots & \\ \partial_1 f_q(a) & \dots & \partial_p f_q(a) \end{pmatrix}_{1 \leq i \leq q ; 1 \leq j \leq p}$$

soit encore

$$\begin{pmatrix} \frac{\partial f_1}{\partial x_1}(a) & \dots & \frac{\partial f_1}{\partial x_p}(a) \\ & \vdots & \\ \vdots & \dots & \frac{\partial f_i}{\partial x_j}(a) \quad \dots & \vdots \\ & \vdots & \\ \frac{\partial f_q}{\partial x_1}(a) & \dots & \frac{\partial f_q}{\partial x_p}(a) \end{pmatrix}_{1 \leq i \leq q ; 1 \leq j \leq p}$$

par rapport à la base canonique. Cette matrice est dite *la matrice jacobienne* de f au point a .

Il est temps d'introduire une condition suffisante de différentiabilité qui utilise les dérivées partielles. Une définition d'abord :

Définition 3.4.2 (Fonctions de classe \mathcal{C}^1 sur un ouvert) Soient $p, q \in \mathbb{N}^*$, U un ouvert de \mathbb{R}^p et f une fonction de \mathbb{R}^p vers \mathbb{R}^q définie sur U . On dira que f est continûment différentiable sur U , ou de classe \mathcal{C}^1 sur U , si

$$df : U \longrightarrow \mathcal{L}(\mathbb{R}^p, \mathbb{R}^q) \\ a \longmapsto df(a)$$

est une application continue sur U . La notation sera $f \in \mathcal{C}^1(U)$.

La continuité de df a un sens puisqu'il s'agit d'une application de \mathbb{R}^p vers \mathbb{R}^{pq} , deux espaces normés. Muni de cet arsenal, nous pouvons énoncer un théorème qui sera de grande valeur pratique :

Théorème 3.4.3 Soient $p, q \in \mathbb{N}^*$, U un ouvert non vide de \mathbb{R}^p , f une fonction dont toutes les dérivées partielles sont définies sur U . Si ces dérivées partielles sont continues sur U , alors f est de classe \mathcal{C}^1 sur U .

Certaines remarques doivent être immédiatement faites :

1. La conclusion du théorème est strictement plus forte que la différentiabilité sur U . Des exemples de fonctions différentiables sans l'être continûment seront étudiés aux travaux dirigés.
2. Le théorème 3.4.3 nécessite la continuité des dérivées partielles sur un ouvert non vide, non seulement à un point.
3. Plus tard, nous introduirons la notion de fonction de classe \mathcal{C}^k pour tout $k \in \mathbb{N}^*$ en ayant recours aux dérivées partielles.

Notons aussi que le théorème 3.4.3 est d'une grande valeur pratique. Quand la continuité des dérivées partielles sur un ensemble ouvert non vide est connue, il n'est plus nécessaire de vérifier la différentiabilité ni de déterminer la différentielle en appliquant la définition 3.3.1. Il suffit de calculer la matrice jacobienne. L'exemple suivant sur les *coordonnées polaires* est une bonne illustration de cette économie d'énergie.

La différentielle de la fonction

$$f : \mathbb{R}_+^* \times]0, 2\pi[\longrightarrow \mathbb{R}^2 \\ (r, t) \longmapsto (r \cos t, r \sin t)$$

en un point $(r, t) \in \mathbb{R}_+^* \times]0, 2\pi[$ est l'application linéaire déterminée par la matrice

$$\begin{pmatrix} \cos t & -r \sin t \\ \sin t & r \cos t \end{pmatrix}$$

C'est un bon exercice d'essayer de démontrer sa différentiabilité à partir de la seule définition 3.3.1.

3.5 Opérations sur les fonctions différentiables ; opérations sur les fonctions de classe \mathcal{C}^1

Cette section a une valeur pratique importante pour calculer des différentielles. Elle illustre aussi les liens forts entre notre cours et l'algèbre linéaire, un phénomène que nous continuerons de rencontrer.

Proposition 3.5.1 (Sommes et produits par les scalaires) Soient $p, q \in \mathbb{N}^*$, U, V deux ouverts dans \mathbb{R}^p , f, g deux fonctions différentiables (de classe \mathcal{C}^1) sur U et V respectivement. Alors $f + g$, définie sur $U \cap V$ par la loi $x \mapsto (f + g)(x) = f(x) + g(x)$ est différentiable (resp. de classe \mathcal{C}^1) sur $U \cap V$. Sa différentielle est définie comme suit :

$$d(f + g) : \begin{matrix} U \cap V \\ x \end{matrix} \longrightarrow \mathcal{L}(\mathbb{R}^p, \mathbb{R}^q) \\ \longmapsto (df + dg)(x) = df(x) + dg(x) \quad .$$

En pratique il s'agit de la somme de deux matrices jacobiennes :

$$\begin{pmatrix} \partial_1 f_1(x) & \dots & \partial_p f_1(x) \\ \vdots & & \vdots \\ \vdots & \dots & \partial_j f_i(x) & \dots & \vdots \\ \vdots & & \vdots & & \vdots \\ \partial_1 f_q(x) & \dots & \partial_p f_q(x) \end{pmatrix} + \begin{pmatrix} \partial_1 g_1(x) & \dots & \partial_p g_1(x) \\ \vdots & & \vdots \\ \vdots & \dots & \partial_j g_i(x) & \dots & \vdots \\ \vdots & & \vdots & & \vdots \\ \partial_1 g_q(x) & \dots & \partial_p g_q(x) \end{pmatrix} =$$

$$\begin{pmatrix} \partial_1(f_1 + g_1)(x) & \dots & \partial_p(f_1 + g_1)(x) \\ \vdots & \ddots & \vdots \\ \vdots & \dots & \partial_j(f_i + g_i)(x) \dots & \vdots \\ \vdots & \dots & \vdots & \vdots \\ \partial_1(f_q + g_q)(x) & \dots & \partial_p(f_q + g_q)(x) \end{pmatrix}$$

Si $\lambda \in \mathbb{R}$, alors la fonction λf définie sur U par $x \mapsto \lambda \cdot f(x)$ est différentiable (resp. de classe \mathcal{C}^1) sur U de différentielle

$$d(\lambda f) : U \longrightarrow \mathcal{L}(\mathbb{R}^p, \mathbb{R}^q) \\ x \longmapsto \lambda df(x) \quad .$$

En pratique il s'agit de multiplier la matrice jacobienne par une matrice scalaire :

$$\begin{pmatrix} \lambda & 0 & \dots & 0 & 0 \\ & \ddots & & & \\ & 0 & \lambda & 0 & \\ & & & \ddots & \\ 0 & \dots & 0 & \lambda & \end{pmatrix}_{q \times q} \begin{pmatrix} \partial_1 f_1(x) & \dots & \partial_p f_1(x) \\ \vdots & \ddots & \vdots \\ \vdots & \dots & \partial_j f_i(x) \dots & \vdots \\ \vdots & \dots & \vdots & \vdots \\ \partial_1 f_q(x) & \dots & \partial_p f_q(x) \end{pmatrix}_{q \times p} = \\ \begin{pmatrix} \lambda \partial_1 f_1(x) & \dots & \lambda \partial_p f_1(x) \\ \vdots & \ddots & \vdots \\ \vdots & \dots & \lambda \partial_j f_i(x) \dots & \vdots \\ \vdots & \dots & \vdots & \vdots \\ \lambda \partial_1 f_q(x) & \dots & \lambda \partial_p f_q(x) \end{pmatrix}_{q \times p} = \\ \begin{pmatrix} \partial_1 f_1(x) & \dots & \partial_p f_1(x) \\ \vdots & \ddots & \vdots \\ \vdots & \dots & \partial_j f_i(x) \dots & \vdots \\ \vdots & \dots & \vdots & \vdots \\ \partial_1 f_q(x) & \dots & \partial_p f_q(x) \end{pmatrix}_{q \times p} \begin{pmatrix} \lambda & 0 & \dots & 0 & 0 \\ & \ddots & & & \\ & 0 & \lambda & 0 & \\ & & & \ddots & \\ 0 & \dots & 0 & \lambda & \end{pmatrix}_{p \times p}$$

Proposition 3.5.2 (Composition) Soient $p, q, r \in \mathbb{N}^*$, U et V des ouverts de \mathbb{R}^p et \mathbb{R}^q respectivement. Si f et g sont deux fonctions différentiables (de classe \mathcal{C}^1) sur U et V respectivement, et que $f(U) \subset V$, alors $g \circ f$ est différentiable (resp. \mathcal{C}^1) sur U de différentielle

$$d(g \circ f) : U \longrightarrow \mathcal{L}(\mathbb{R}^p, \mathbb{R}^r) \\ x \longmapsto dg(f(x)) \circ df(x) \quad .$$

La deuxième composition est celle de deux applications linéaires, et en pratique, correspond au produit des matrices jacobienes :

$$\begin{pmatrix} \partial_1(g \circ f)_1(x) & \dots & \partial_p(g \circ f)_1(x) \\ \vdots & \ddots & \vdots \\ \vdots & \dots & \partial_j(g \circ f)_i(x) \dots & \vdots \\ \vdots & \dots & \vdots & \vdots \\ \partial_1(g \circ f)_r(x) & \dots & \partial_p(g \circ f)_r(x) \end{pmatrix}_{r \times p} =$$

$$\begin{pmatrix} \partial_1 g_1(f(x)) & \dots & \partial_q g_1(f(x)) \\ \vdots & & \vdots \\ \vdots & \dots & \partial_j g_i(f(x)) & \dots & \vdots \\ \vdots & & \vdots & & \vdots \\ \partial_1 g_r(f(x)) & \dots & \partial_q g_r(f(x)) \end{pmatrix}_{r \times q} \begin{pmatrix} \partial_1 f_1(x) & \dots & \partial_p f_1(x) \\ \vdots & & \vdots \\ \vdots & \dots & \partial_j f_i(x) & \dots & \vdots \\ \vdots & & \vdots & & \vdots \\ \partial_1 f_q(x) & \dots & \partial_p f_q(a) \end{pmatrix}_{q \times p}$$

Nous rencontrerons souvent deux applications :

1. une formule qui lie la différentielle d'une fonction à valeurs réelles et différentiable sur un ouvert à ses dérivées partielles ;
2. changement de coordonnées.

3.6 Le théorème des accroissements finis

Rappelons d'abord le théorème des accroissements finis dans le cas particulier des fonctions d'une seule variable et à valeurs réelles :

Fait 3.6.1 Soit f une fonction de \mathbb{R} vers \mathbb{R} , définie et continue sur un intervalle $[a, b] \subset \mathbb{R}$ ($a, b \in \mathbb{R}$ et $a < b$), et dérivable sur l'intérieur $]a, b[$ du même intervalle. Alors il existe $c \in]a, b[$ tel que

$$f'(c) = \frac{f(b) - f(a)}{b - a} .$$

C'est un résultat simple et fondamental dont une conséquence (parmi d'autres) est souvent utilisée : une fonction d'une seule variable et à valeurs réelles est constante sur un intervalle ouvert si et seulement si sa dérivée est nulle sur cet intervalle. La généralisation que nous étudierons est aussi importante et a des conséquences similaires... quitte à trouver des conditions suffisantes convenables.

Théorème 3.6.2 (Le théorème des accroissements finis pour les fonctions de plusieurs variables et à valeurs réelles) Soient $p \in \mathbb{N}^*$, U un ouvert de \mathbb{R}^p , f une application différentiable sur U . Supposons aussi que U contient deux points P et Q liés par un arc γ dans U , $\gamma : [a, b] \rightarrow U$ avec γ différentiable sur l'intervalle ouvert $]a, b[$. Alors il existe $t_0 \in]a, b[$ tel que

$$f(\gamma(b)) - f(\gamma(a)) = df(\gamma(t_0))\gamma'(t_0)(b - a) ,$$

où

$$\gamma'(t) = d\gamma(t) = \begin{pmatrix} \gamma'_1(t) \\ \vdots \\ \gamma'_p(t) \end{pmatrix} .$$

Pour mieux apprécier cet énoncé, c'est un bon exercice de retrouver le cas du fait 3.6.1 comme cas particulier de la conclusion générale du théorème 3.6.2. D'autres exemples seront étudiés en cours non seulement pour illustrer le théorème des accroissements finis mais aussi en vue des conséquences géométriques des notions de ce chapitre.

Maintenant nous citerons deux conséquences de ce théorème liant l'invariance des valeurs d'une fonction de plusieurs variables à sa différentielle. Nous le ferons en deux étapes dont la première est l'occasion d'introduire la notion importante de *convexité*

Définition 3.6.3 (Parties convexes de \mathbb{R}^p) Une partie C de \mathbb{R}^p est dite convexe si pour toute paire de points x_1, x_2 dans C , le segment de droite $\{(1-t)x_1 + tx_2 | t \in [0, 1]\}$ qui joint x_1 à x_2 est contenu dans C .

Un exemple de partie convexe est la boule ouverte (resp. fermée) de centre x et de rayon r . En effet, pour toute paire de points a et b dans $B(x, r)$ (resp. $\overline{B}(x, r)$) et toute valeur de $t \in [0, 1]$

$$\|a(1-t) + bt - x\| < r \quad (\text{resp. } \leq r) .$$

Corollaire 3.6.4 Soient $p \in \mathbb{N}^*$, U un ensemble convexe et ouvert de \mathbb{R}^p , f une application de différentielle nulle sur U . Alors, f est constante sur U .

Le deuxième corollaire est une généralisation du premier. Néanmoins, sa preuve se réduit en utilisant la notion générale de compacité, au cas particulier du corollaire 3.6.4

Corollaire 3.6.5 Soient $p \in \mathbb{N}^*$, U un ensemble connexe par arcs et ouvert de \mathbb{R}^p , f une application de différentielle nulle sur U . Alors, f est constante sur U .

3.7 Aspects géométriques ; le gradient

La différentielle d'une fonction de plusieurs variables et à valeur réelles, disons de \mathbb{R}^p vers \mathbb{R} , est une fonction qui associe une matrice ligne $1 \times p$ à chaque point de \mathbb{R}^p où elle est différentiable. Nous pouvons traiter une telle matrice comme un point ou vecteur, donc un élément de \mathbb{R}^p , ce qui permet de l'interpréter et de l'utiliser de façon plus géométrique.

Définition 3.7.1 (Le vecteur gradient) Soient $p \in \mathbb{N}^*$, U un ouvert de \mathbb{R}^p , f une fonction de \mathbb{R}^p vers \mathbb{R} différentiable sur U . Pour tout $a \in U$, le vecteur $(\partial_1 f(a), \dots, \partial_p f(a))$ est dit le gradient de f . Il est noté $\nabla f(a)$ ou $\text{grad} f(a)$.

De façon similaire à la différentielle, le vecteur gradient permet de définir une fonction :

$$\begin{aligned} \text{grad} f &: U \longrightarrow \mathbb{R}^p \\ a &\longmapsto \nabla f(a) = (\partial_1 f(a), \dots, \partial_p f(a)) \end{aligned}$$

Avec cette notation, la définition de la différentielle d'une fonction à valeurs réelles s'écrit aussi de la manière suivante :

$$\begin{aligned} df &: U \longrightarrow \mathcal{L}(\mathbb{R}^p, \mathbb{R}) \\ a &\longmapsto \nabla f(a) \end{aligned}$$

Pour tout élément (h_1, \dots, h_p) de \mathbb{R}^p , nous obtenons l'égalité suivante :

$$\nabla f(a) \begin{pmatrix} h_1 \\ \vdots \\ h_p \end{pmatrix} = \sum_{j=1}^p \partial_j f(a) h_j .$$

Remarquablement, l'expression à droite est un *produit scalaire*, une opération de haute valeur géométrique qui permet de définir l'angle entre deux éléments de \mathbb{R}^p .

Essayons de détailler une illustration des aspects géométriques de la notion de différentiabilité ainsi que du vecteur gradient. Nous étudierons la notion de plan tangent au graphe d'une fonction de plusieurs variables et à valeurs réelles.

Rappelons d'abord le cas connu, celui d'une fonction d'une seule variable et à valeurs réelles, et dérivable en un point. Appelons notre fonction f et le point de dérivabilité a . Nous savons que l'égalité suivante est vraie :

$$f(a+h) = f(a) + f'(a)h + o(h) .$$

Cette égalité fournit aussi l'approximation linéaire à f au voisinage du point a qui est déterminée par la droite tangente

$$\{ (h, k) \in \mathbb{R}^2 \mid k = f(a) + f'(a)h \} .$$

Si on utilise la terminologie de cette section, le vecteur gradient de f est exactement la pente de la droite tangente. En d'autres termes, c'est la direction de la droite tangente au point $(a, f(a))$.

L'observation du paragraphe précédent se généralise sans peine au cas d'une fonction $f : \mathbb{R}^p \rightarrow \mathbb{R}$ différentiable en un point $a \in \mathbb{R}^p$:

$$\begin{aligned} f(a+h) &= f(a) + df(a)(h) + o(h) \\ &= f(a) + \nabla f(a) \cdot h + o(h) . \end{aligned}$$

Cette équation nous donne l'approximation linéaire de f au voisinage de $a = (a_1, \dots, a_p)$ déterminé par le *plan tangent* (soit encore l'*hyperplan tangent* quand $p \geq 3$)

$$\{ (h_1, \dots, h_p, h_{p+1}) \in \mathbb{R}^{p+1} \mid h_{p+1} = f(a) + \nabla f(a) \cdot (h_1, \dots, h_p) \} .$$

Une autre façon de décrire l'équation du plan tangent est

$$\{ (h, h_{p+1}) \in \mathbb{R}^{p+1} \mid (-\nabla f(a), 1) \cdot (h, h_{p+1}) = f(a) \} ,$$

avec $h = (h_1, \dots, h_p)$. Si $f(a)$ était 0, alors cette équation serait celle d'une orthogonalité. En d'autres termes, le vecteur $(-\nabla f(a), 1)$ est orthogonal au plan tangent au point $(a, f(a))$. Cette observation, appuyée de certains théorèmes, permettra plus tard de parler du vecteur normal à une surface.

3.8 Dérivées directionnelles

Les dérivées partielles sont des dérivées calculées en suivant une direction particulière le long d'une droite (ou d'un vecteur à un point). La même idée s'étend à toutes les directions :

Définition 3.8.1 (Dérivées directionnelles à un point) Soient $p \in \mathbb{N}^*$, $U \subset \mathbb{R}^p$ un ouvert de \mathbb{R}^p , $f : \mathbb{R}^p \rightarrow \mathbb{R}$ définie sur U , et $v \in \mathbb{R}^p \setminus \{(0, \dots, 0)\}$. La fonction f est dite d'avoir une dérivée directionnelle au point $a \in U$ dans la direction de v si la limite suivante existe :

$$\lim_{h \rightarrow 0; h \in \mathbb{R}^*} \frac{1}{h} [f(a + hv) - f(a)] .$$

Des notations fréquentes sont : $f'_v(a)$, $D_v f(a)$.

Les dérivées directionnelles, comme leur cas particulier qui est celui des dérivées partielles, sont très utiles dans l'étude des fonctions et de leurs aspects géométriques. Néanmoins, elles dépendent du choix de direction. En conséquence, leur seule existence est trop faible pour entraîner la différentiabilité.

Voici une proposition qui facilite le calcul des dérivées directionnelles sous des hypothèses plus fortes :

Proposition 3.8.2 Soient $p \in \mathbb{N}^*$, $U \subset \mathbb{R}^p$ un ouvert de \mathbb{R}^p , $f : \mathbb{R}^p \rightarrow \mathbb{R}$ différentiable sur U . Alors

$$D_v f(a) = \nabla f(a) \cdot v$$

Chapitre 4

Différentielles du second ordre

Dans le chapitre 3, nous avons introduit une bonne notion de différentiation pour les fonctions de plusieurs variables qui ne dépend pas de choix de chemin. Remarquablement, quitte à raisonnablement renforcer les hypothèses, il était possible de trouver des caractérisations de la différentiabilité en fonction des outils pratiques mais faibles que sont les dérivées partielles : le théorème 3.4.3.

Une question naturelle qui se pose est si on ne peut pas continuer ce procédé afin de l'étendre aux "dérivées d'ordres supérieurs", et à la rigueur, introduire une notion de "dérivée partielle d'ordre supérieur". C'est ce que nous ferons dans ce chapitre. Encore une fois, les dérivées partielles seront très utiles.

Il convient de rappeler une subtilité du théorème 3.4.3 et de la notion de fonction de classe \mathcal{C}^1 . C'est une notion définie *sur un ouvert*. Sinon, la fonction $(x, y) \mapsto \sin(|xy|)$ fournit un contre-exemple au théorème 3.4.3.

4.1 Dérivées partielles secondes ; fonctions de classe \mathcal{C}^2

Définition 4.1.1 (Fonctions de classe \mathcal{C}^2 sur un ouvert) Soient $p, q \in \mathbb{N}^*$, U un ouvert de \mathbb{R}^p . Une fonction f de \mathbb{R}^p vers \mathbb{R}^q définie sur U est dite de classe \mathcal{C}^2 sur U , noté $f \in \mathcal{C}^2(U)$, si la différentielle

$$\begin{aligned} df & : U \longrightarrow \mathcal{L}(\mathbb{R}^p, \mathbb{R}^q) \\ a & \longmapsto df(a) \end{aligned}$$

est définie sur U et de classe \mathcal{C}^1 sur U ; en d'autres termes, si la différentielle seconde

$$d(df) : U \longrightarrow \mathcal{L}(\mathbb{R}^p, \mathcal{L}(\mathbb{R}^p, \mathbb{R}^q))$$

est continue en tout point de U .

Comme dans les remarques faites immédiatement après la définition 3.4.2, cette définition a un sens puisque df est une application de \mathbb{R}^p vers \mathbb{R}^{pq} , deux espaces normés.

Telle quelle, la définition 4.1.1 est difficile à appliquer directement dans des cas concrets. Pour surmonter cette difficulté, comme dans l'étude des fonctions de classe \mathcal{C}^1 , les dérivées partielles s'avèrent très utiles quitte à leur imposer des hypothèses de continuité. Cette fois-ci nous utiliserons les dérivées partielles secondes.

Définition 4.1.2 (Dérivées partielles secondes) Soient $p, q \in \mathbb{N}^*$, U un ouvert de \mathbb{R}^p et f une fonction de \mathbb{R}^p vers \mathbb{R}^q définie sur U dont toutes les dérivées partielles

$$\partial_j f_i : U \longrightarrow \mathbb{R} \quad (1 \leq j \leq p, 1 \leq i \leq q)$$

sont définies sur U .

Si une telle dérivée partielle admet une dérivée partielle seconde par rapport à sa k ème variable en un point $a \in U$, alors cette dérivée seconde est notée

$$\partial_k(\partial_j f_i(a)) = \partial_{kj} f_i(a).$$

La fonction f est dite d'admettre des dérivées partielles secondes sur U si toutes les dérivées partielles $\partial_{kj} f_i$ sont définies sur U .

Introduisons une autre notation très souvent utilisée pour les dérivées partielles secondes :

$$\frac{\partial^2 f_i}{\partial x_j \partial x_k}(a) = \partial_{jk} f_i(a) \quad \text{si } j \neq k ;$$

$$\frac{\partial^2 f_i}{\partial x_j^2}(a) = \partial_{jj} f_i(a) \quad \text{si } j = k ;$$

Le théorème suivant dont nous admettrons la preuve est analogue au théorème 3.4.3.

Théorème 4.1.3 Soient $p, q \in \mathbb{N}^*$, U un ouvert de \mathbb{R}^p , f une fonction de \mathbb{R}^p vers \mathbb{R}^q définie sur U . Alors $f \in \mathcal{C}^2(U)$ si et seulement si f a des dérivées partielles secondes en tout point de U et que celles-ci sont continues.

Certaines remarques sont nécessaires :

1. En suivant la même ligne, il est possible d'introduire sur un ouvert U de \mathbb{R}^p , les classes supérieures $\mathcal{C}^k(U)$ et les caractériser par les k èmes dérivées partielles. Dans le cas très particulier des fonctions qui appartiennent à toutes les classes $\mathcal{C}^k(U)$, nous parlerons des fonctions de classe \mathcal{C}^∞ sur U , noté $\mathcal{C}^\infty(U)$.
2. Notons que $\mathcal{C}^1(U) \supsetneq \mathcal{C}^2(U)$. La fonction

$$f : \mathbb{R}^2 \longrightarrow \mathbb{R} \\ (x, y) \longrightarrow \begin{cases} xy \frac{x^2 - y^2}{x^2 + y^2} & \text{si } (x, y) \neq (0, 0) \\ 0 & \text{si } (x, y) = (0, 0) \end{cases}$$

appartient à $\mathcal{C}^1(\mathbb{R}^2) \setminus \mathcal{C}^2(\mathbb{R}^2)$. La vérification de ce phénomène est liée à la différence

$$\partial_{12} f((0, 0)) \neq \partial_{21} f((0, 0))$$

C'est en fait le sujet du *théorème de Schwarz* que nous aborderons sous peu.

4.2 Opérations sur les fonctions de classe \mathcal{C}^2

Tout se passe comme prévu comme le montre l'énoncé suivant :

Proposition 4.2.1 Soient $p, q, r \in \mathbb{N}^*$, U et V des ouverts de \mathbb{R}^p et de \mathbb{R}^q respectivement.

1. Si $f, g \in \mathcal{C}^2(U)$, alors $f + g \in \mathcal{C}^2(U)$.
2. Si $q = 1$ et $f, g \in \mathcal{C}^2(U)$, alors $f \cdot g \in \mathcal{C}^2(U)$.
3. Si $f \in \mathcal{C}^2(U)$, $g \in \mathcal{C}^2(V)$ et $f(U) \subset V$, alors $g \circ f \in \mathcal{C}^2(U)$.

4.3 Le théorème de Schwarz

Dans les remarques après le théorème 4.1.3, nous avons vu que la classe \mathcal{C}^1 est strictement plus large que la classe \mathcal{C}^2 . L'outil principal pour détecter des fonctions qui causent cette différence est le théorème suivant dont la preuve relativement compliquée sera abordée dans le cours de calcul différentiel en troisième année.

Théorème 4.3.1 (Le théorème de Schwarz) Soient $p, q \in \mathbb{N}^*$, U un ouvert de \mathbb{R}^p , f une fonction de \mathbb{R}^p vers \mathbb{R}^q de classe \mathcal{C}^2 sur U . Alors en tout $a \in U$ et pour tous $1 \leq i \leq q$, $1 \leq j, k \leq p$

$$\partial_{jk}f_i(a) = \partial_{kj}f_i(a) .$$

Quelques remarques seront utiles pour apprécier mieux ce théorème fondamental qui nous sera indispensable dans le développement de la formule de Taylor de plusieurs variables et donc dans l'étude des extrema.

1. Il existe des fonctions deux fois différentiables mais pas de classe \mathcal{C}^2 sur un ouvert. L'exemple de la section 4.1 nous permettra d'observer cette différence aussi.
2. Quand $q = 1$, la symétrie qui découle du théorème de Schwarz entraîne la symétrie (au sens des formes bilinéaires) de la matrice suivante où U est un ouvert de \mathbb{R}^p , $f \in \mathcal{C}^2(U)$ et $a \in U$:

$$H_f(a) = \begin{pmatrix} \partial_{11}f(a) & \partial_{21}f(a) & \dots & \partial_{p1}f(a) \\ \partial_{12}f(a) & \partial_{22}f(a) & \dots & \partial_{p2}f(a) \\ & & \vdots & \\ \vdots & \dots & \partial_{jk}f(a) & \dots & \vdots \\ & & \vdots & & \\ \partial_{p1}f(a) & & \dots & & \partial_{pp}f(a) \end{pmatrix}_{p \times p} .$$

C'est la *matrice Hessienne*. Elle jouera un rôle important dans la formule de Taylor et tout ce qui en découle.

4.4 La formule de Taylor du second ordre et la matrice Hessienne

Dans cette section, nous travaillons avec les données suivantes :

$p \in \mathbb{N}^*$, U est un ouvert de \mathbb{R}^p et f est une fonction de \mathbb{R}^p vers \mathbb{R} de classe \mathcal{C}^2 sur U .

L'hypothèse d'appartenir à la classe $\mathcal{C}^2(U)$ s'exprime pour f de deux manières différentes mais équivalentes :

1. la fonction différentielle

$$\begin{aligned} df & : U \longrightarrow \mathcal{L}(\mathbb{R}^p, \mathbb{R}) \\ a & \longmapsto df(a) = (\partial_1 f(a) \dots \partial_p f(a)) \end{aligned}$$

est de classe \mathcal{C}^1 sur U ;

2. les dérivées partielles secondes de f sont toutes définies et continues sur U .

La représentation matricielle du point (1) qui permet de traiter la différentielle comme une fonction de U vers \mathbb{R}^p et l'usage des dérivées partielles permettent de trouver la matrice Hessienne comme nous l'avons constaté dans la section précédente :

$$\begin{aligned} d(df) & : U \longrightarrow \mathcal{L}(\mathbb{R}^p, \mathbb{R}^p) \\ a & \longmapsto d(df)(a) = H_f(a) = i \begin{pmatrix} & & & j \\ & & & \vdots \\ \dots & \partial_{ji}f(a) & \dots & \\ & & & \vdots \end{pmatrix}_{p \times p} . \end{aligned}$$

Maintenant nous faisons un calcul qui nous permettra de déterminer la formule de Taylor du second degré de f en un point $a = (a_1, \dots, a_p) \in U$. Remarquablement, les connaissances

sur la formule de Taylor pour les fonctions d'une seule variable seront d'importance primordiale pour déterminer la forme générale de la formule du second ordre. Les termes particuliers seront ensuite précisés en utilisant les propriétés des matrices jacobienne et Hessienne.

Comme $a \in U$ et que U est un ouvert de \mathbb{R}^p , a est le centre d'une boule ouverte $B(a, r)$ contenue entièrement dans U . Par conséquent, nous pouvons fixer un élément non nul $h = (h_1, \dots, h_p) \in \mathbb{R}^p$, deux réels α, β tels que $\alpha < 0$ et $1 < \beta$ et définir la fonction

$$\begin{aligned} \gamma &: [\alpha, \beta] \longrightarrow B(a, r) \\ t &\longmapsto a + th. \end{aligned}$$

Nous noterons $\gamma_i(t) = a_i + th_i$. Cette fonction est différentiable sur $]a, b[$, celui-ci contient les points 0 et 1 auxquels les valeurs de γ sont a et $a + h$ respectivement.

On définit ensuite

$$\begin{aligned} F &: [\alpha, \beta] \longrightarrow \mathbb{R} \\ t &\longmapsto f \circ \gamma(t). \end{aligned}$$

Notons que F est une fonction scalaire d'une seule variable, qui de plus est de classe \mathcal{C}^2 à l'intérieur de son domaine. Par conséquent, pour tout $t \in]a, b[$,

$$(*) \quad F(t) = F(0) + F'(0)t + \frac{1}{2!}F''(0)t^2 + o(t^2).$$

Nous soulignons comment la formule de Taylor pour les fonctions d'une seule variable détermine la forme générale de la formule de plusieurs variables. L'étape prochaine sera la détermination des termes en t et t^2 qui sera suivie de l'évaluation de tout en $t = 1$.

Nous appliquerons dans cette nouvelle étape les règles de composition des différentielles. La détermination de $F'(t)$ se fait de la manière suivante :

$$\begin{aligned} F'(t) &= df(\gamma(t)) \cdot d\gamma(t) \\ &= (\partial_1 f(\gamma(t)) \dots \partial_p f(\gamma(t))) \cdot \begin{pmatrix} \gamma'_1(t) \\ \vdots \\ \gamma'_p(t) \end{pmatrix} \\ &= \sum_{i=1}^p \partial_i f(\gamma(t)) \gamma'_i(t) \\ &= \sum_{i=1}^p \partial_i f(\gamma(t)) h_i. \end{aligned}$$

En posant $t = 0$, nous obtenons $F'(0) = \sum_{i=1}^p \partial_i f(a) h_i$.

Ensuite, on aborde la détermination de $F''(t)$:

$$\begin{aligned}
F''(t) &= \sum_{i=1}^p [d(\partial_i f)(\gamma(t)) \cdot d\gamma(t)] h_i \\
&= \sum_{i=1}^p \left[\left(\partial_1 f(\partial_i f)(\gamma(t)) \dots \partial_p(\partial_i f)(\gamma(t)) \right) \cdot \begin{pmatrix} \gamma'_1(t) \\ \vdots \\ \gamma'_p(t) \end{pmatrix} \right] h_i \\
&= \sum_{i=1}^p \left[\sum_{j=1}^p \partial_j(\partial_i f)(\gamma(t)) \gamma'_j(t) \right] h_i \\
&= \sum_{i=1}^p \left[\sum_{j=1}^p \partial_j(\partial_i f)(\gamma(t)) h_j \right] h_i \\
&= \sum_{1 \leq i, j \leq p} \partial_{ji} f(\gamma(t)) h_j h_i \\
&= (h_1, \dots, h_p) H_f(a + th) \begin{pmatrix} h_1 \\ \vdots \\ h_p \end{pmatrix} .
\end{aligned}$$

Par conséquent $F''(0) = (h_1, \dots, h_p) H_f(a) \begin{pmatrix} h_1 \\ \vdots \\ h_p \end{pmatrix}$.

Finalement, la formule (*), après avoir posé $t = 1$, fournit les égalités suivantes :

$$\begin{aligned}
f(a + h) &= f(a) + df(a)h + \frac{1}{2!} h d(df)(a) h + o(\|h\|^2) \\
&= f(a) + df(a)h + \frac{1}{2} (h_1, \dots, h_p) H_f(a) \begin{pmatrix} h_1 \\ \vdots \\ h_p \end{pmatrix} + o(\|h\|^2) \\
&= f(a) + \sum_{i=1}^p \partial_i f(a) h_i + \frac{1}{2} \sum_{i=1}^p \sum_{j=1}^p \partial_{ji} f(a) h_i h_j + o(\|h\|^2) .
\end{aligned}$$

Les deuxième et troisième termes à droite des égalités correspondent à des produits matriciels. Le premier représente la différentielle tandis que le deuxième représente une forme bilinéaire et symétrique correspondant à la matrice Hessienne.

C'est le point de départ d'une nouvelle et fructueuse interaction entre notre cours et l'algèbre linéaire dont nous cueillerons les fruits dans le chapitre suivant.

Chapitre 5

Extrema

Ce chapitre est consacré à l'étude des valeurs extrémales d'une fonction de plusieurs variables et à valeurs réelles. Trois directions principales se distinguent : les extrema locaux, les extrema globaux et les extrema liés. Comme dans les chapitres précédents, la motivation pour l'étude qui sera menée sera les résultats sur les fonctions d'une seule variable. Pour mettre en place un développement rigoureux à partir de cette motivation initiale, les différentielles du second ordre du chapitre précédent seront indispensables.

5.1 Définitions de base ; rappels sur les fonctions d'une seule variable

Avant tout, il faut définir précisément les notions de base.

Définition 5.1.1 Soient $p \in \mathbb{N}^*$, $D \subset \mathbb{R}^p$ et f une fonction de \mathbb{R}^p vers \mathbb{R} définie sur D . La fonction f est dite d'admettre un maximum (resp. minimum) local en un point $a \in D$ s'il existe un ouvert U de \mathbb{R}^p tel que $a \in U \subset D$ et que pour tout $x \in U$, $f(x) \leq f(a)$ (resp. $f(x) \geq f(a)$).

La fonction f est dite d'admettre un maximum (resp. minimum) global en $a \in D$ si pour tout $x \in D$, $f(x) \leq f(a)$ (resp. $f(x) \geq f(a)$).

Un extremum local (resp. global) est un maximum ou minimum local (resp. global).

Remarquons immédiatement que bien que le point de départ de l'étude des extrema locaux ou globaux soient le même, les chemins suivis pour aboutir aux conclusions sont susceptibles de diverger suivant la topologie de D . L'étude locale utilise les techniques du calcul différentiel développés depuis le troisième chapitre tandis que l'étude globale peut ne pas aboutir du tout si D ne possède pas certaines propriétés topologiques assurant l'existence d'extrema globaux. Le cas le plus fréquemment rencontré qui assure cette existence est celui où D est compact grâce au corollaire 2.6.5.

Afin de motiver la discussion qui suivra dans les sections suivantes, nous rappelons le cas des fonctions d'une seule variable réelle. Etudions donc la fonction suivante assez simple qui est par ailleurs de classe \mathcal{C}^2 sur la totalité de \mathbb{R} :

$$\begin{aligned} f &: \mathbb{R} \longrightarrow \mathbb{R} \\ x &\longmapsto x(x-1)(x+1) \end{aligned}$$

En particulier, en tout point $a \in \mathbb{R}$, la formule de Taylor du second ordre est définie :

$$\begin{aligned} f(a+h) &= f(a) + f'(a)h + \frac{1}{2}f''(a)h^2 + o(h^2) \\ &= a(a-1)(a+1) + (3a^2-1)h + 3ah^2 + o(h^2). \end{aligned}$$

Les extrema locaux sont susceptibles d'être atteints aux points satisfaisant l'équation différentielle

$$f'(a) = 0.$$

Dans notre exemple, les deux candidats sont $a = \pm \frac{1}{\sqrt{3}}$.

Il n'est en général pas nécessaire que chaque point candidat (*point critique*) fournisse une valeur extrême. Dans le cas des fonctions d'une seule variable, l'étude rigoureuse consiste à étudier la *concavité* de f au voisinage des points candidats, en d'autres termes le signe de $f''(a)$. Dans notre cas, cette valeur est définie par la formule 6a qui est strictement positive quand $a = \frac{1}{\sqrt{3}}$ et strictement négative quand $a = -\frac{1}{\sqrt{3}}$. La première valeur signifie un minimum local, $f\left(\frac{1}{\sqrt{3}}\right)$, tandis que la deuxième correspond à un maximum local, $f\left(-\frac{1}{\sqrt{3}}\right)$. Ces conclusions sont naturelles. En effet, dans le premier cas, $f''\left(\frac{1}{\sqrt{3}}\right) > 0$, ce qui signifie qu'autour du point $a = \frac{1}{\sqrt{3}}$ il y a un intervalle I sur lequel $f(a+h) \geq f(a)$; dans le deuxième cas, $f''\left(-\frac{1}{\sqrt{3}}\right) < 0$, ce qui signifie l'existence d'un intervalle contenant ce point et sur lequel $f(a+h) \leq f(a)$.

Si $f''(a) = 0$, alors l'étude résumée ci-dessus est inconclusive. En effet, il suffit de comparer les fonctions $x \mapsto x^2$ et $x \mapsto x^3$ en 0. La première fonction a un minimum en 0 tandis que la deuxième fonction n'a ni maximum ni minimum en 0. Ces observations nous guideront dans le cas des fonctions de plusieurs variables aussi.

Il convient de souligner l'importance de la formule de Taylor : toute l'information dont nous avons besoin y est contenue à condition que la fonction soit suffisamment dérivable.

5.2 Extrema locaux

La première étape de l'étude des extrema consiste à dresser la liste des points candidats où une fonction donnée peut atteindre une valeur extrême. Soulignons que cette liste n'est qu'une liste de candidats, il est nécessaire d'y être mais pas suffisant comme nous l'avons déjà constaté dans le cas de la fonction $x \mapsto x^3$ définie sur \mathbb{R} . La proposition suivante fournit la liste des candidats pour les extrema locaux.

Proposition 5.2.1 Soient $p \in \mathbb{N}^*$, U un ouvert de \mathbb{R}^p , f une fonction de \mathbb{R}^p vers \mathbb{R} différentiable sur U . Si f atteint un extremum local en $a \in U$, alors $df(a) = (0 \dots 0)$

La définition suivante découle de cette proposition.

Définition 5.2.2 Soient $p \in \mathbb{N}^*$, U un ouvert de \mathbb{R}^p , f une fonction de \mathbb{R}^p vers \mathbb{R} différentiable sur U . Un point $a \in U$ est dit critique si $df(a) = 0$.

Comme conséquence du point de départ précis que nous venons d'établir, nous concluons que toute recherche d'extrema locaux commence par la détermination des solutions du système suivant d'équations différentielles :

$$\begin{cases} \partial_1 f(a) = 0 \\ \vdots \\ \partial_p f(a) = 0 \end{cases}$$

Pour pouvoir aller plus loin, nous essayerons de généraliser les méthodes des fonctions d'une seule variable rappelées dans la section précédente en utilisant la formule de Taylor ainsi que la matrice hessienne et les symétries de celle-ci. Pour ce faire, nous aurons besoin de supposer que nos fonctions sont de classe \mathcal{C}^2 sur les ouverts concernés.

Soit donc f une fonction de classe \mathcal{C}^2 sur un ouvert U . Les conclusions finales du chapitre 4 montrent qu'en un point critique $a \in U$, la formule de Taylor a la forme suivante :

$$\begin{aligned} f(a+h) &= f(a) + df(a)h + \frac{1}{2}hH_f(a)h + o(\|h\|^2) \\ &= f(a) + 0 + \frac{1}{2}(h_1, \dots, h_p)H_f(a)(h_1, \dots, h_p) + o(\|h\|^2). \end{aligned}$$

D'après le théorème de Schwarz (le théorème 4.3.1), $H_f(a)$ est une matrice symétrique. Si, par miracle, elle était une matrice diagonale, alors elle aurait la forme suivante :

$$H_f(a) = \begin{pmatrix} \lambda_1 & 0 & \dots & 0 \\ 0 & \lambda_2 & \dots & 0 \\ \vdots & & \ddots & \vdots \\ 0 & & \dots & \lambda_p \end{pmatrix}$$

les λ_i étant les valeurs propres de la matrice. Dans ce cas particulier, la formule de Taylor a la forme suivante très réminiscente du cas des fonctions d'une seule variable :

$$f(a+h) = f(a) + \frac{1}{2} \sum_{i=1}^p h_i^2 \lambda_i + o(\|h\|^2).$$

Les cas suivants se présentent :

Minimum local Chaque $\lambda_i \in \mathbb{R}_+^*$. Le point a appartient à une boule ouverte B dans U qui a la propriété suivante : pour tout $h \in \mathbb{R}^p$ tel que $a+h \in B$, $f(a+h) \geq f(a)$. La fonction atteint un minimum local, $f(a)$, en a .

Maximum local Chaque $\lambda_i \in \mathbb{R}_-^*$. Le point a appartient à une boule ouverte B dans U qui a la propriété suivante : pour tout $h \in \mathbb{R}^p$ tel que $a+h \in B$, $f(a+h) \leq f(a)$. La fonction atteint un maximum local, $f(a)$, en a .

Point selle Il existe des valeurs propres strictement négatives ainsi que d'autres strictement positives. La fonction n'a pas d'extremum en a , c'est un *point selle*.

Inconclusif Certaines (éventuellement toutes les) valeurs propres sont nulles, et les autres sont toutes de même signe ; il n'est pas possible de conclure.

Dans le cas général, $H_f(a)$ n'est pas nécessairement une matrice diagonale. Néanmoins, le miracle n'est pas hors de portée. En effet, le théorème suivant fait un nouveau lien avec l'algèbre linéaire :

Théorème 5.2.3 *Toute matrice symétrique à entrées réelles se diagonalise avec des valeurs propres réelles.*

Alors, il suffira de faire un changement de base dans \mathbb{R}^p pour diagonaliser la matrice hessienne. On peut se demander pourquoi la nouvelle base est aussi légitime que l'ancienne. Un changement de base correspond à de nouvelles directions pour la détermination des dérivées partielles. Or, f est de classe \mathcal{C}^2 au voisinage de a . Par conséquent, les dérivées directionnelles sont définies et continues dans toutes les directions possibles.

5.3 Extrema globaux ; ensembles compacts

Un extremum local n'est pas nécessairement un extremum global. En général, il n'est pas clair si une fonction, même quand elle admet des extrema locaux, admet des extrema globaux. Néanmoins, dans un cas particulier mais très important, il est possible d'arriver à des conclusions satisfaisantes en suivant une recette bien établie. Nous supposons que K soit un compact de \mathbb{R}^p et que $f \in \mathcal{C}^2(\overset{\circ}{K})$. Alors, le corollaire 2.6.5 assure qu'il existe un point où f atteint son maximum global et un autre point où elle atteint son minimum global.

Pour déterminer les points où les extrema sont atteints, on dresse la liste suivante de candidats :

1. les points $a \in \overset{\circ}{K}$ où $df(a) = (0 \dots 0)$;
2. les points $a \in \text{Fr}(K)$; plus précisément, dans ce deuxième cas, nous étudions la restriction de f à $\text{Fr}(K)$. Ceci revient à dire que nous étudierons une nouvelle fonction dont le nombre de variables libres aura diminué.

Une fois la liste déterminée, la tâche est simple : on évalue f en chacun des points candidats et n'en retient que ceux où f atteint ses valeurs extrémales.

Il faut bien noter que la notion d'extremum global a un aspect relatif. Si K varie, la même loi de fonction est susceptible de fournir de nouveaux extrema atteints à de nouveaux points. Pensez à la fonction $x \mapsto x^2$ restreinte aux intervalles $[-1, 1]$, $[0, 3]$ et $[1, 4]$ par exemple. Des exemples seront étudiés en détail pendant les travaux dirigés.

5.4 Quelques outils pratiques pour les extrema locaux

Appuyée par la force de l'algèbre linéaire, la discussion de la section 5.2 est robuste. Néanmoins, la détermination des signes des valeurs propres peut s'avérer compliquée. Dans le cas particulier $p = 2$, la tâche est plus simple et une méthode particulière peut être développée.

Une matrice 2×2 symétrique a la forme générale suivante :

$$H = \begin{pmatrix} R & S \\ S & T \end{pmatrix}.$$

La détermination de ses valeurs propres équivaut à la détermination des racines du déterminant de la matrice suivante :

$$\lambda I - H = \begin{pmatrix} \lambda - R & -S \\ -S & \lambda - T \end{pmatrix}.$$

Ce déterminant est le polynôme caractéristique

$$\lambda^2 - (R + T)\lambda + RT - S^2.$$

Ce n'est pas une coïncidence, et vous devez savoir pourquoi, que le coefficient de λ est la trace de H (la somme des valeurs propres) tandis que $RT - S^2$ est son déterminant (le produit des valeurs propres).

Le théorème 5.2.3 se vérifie rapidement pour H . En effet, le discriminant Δ du polynôme caractéristique de H est $(R - T)^2 + 4S^2$, un nombre positif. Les racines sont donc réelles, et leurs valeurs sont

$$\lambda_1 = \frac{R + T + \sqrt{(R - T)^2 + 4S^2}}{2} ; \quad \lambda_2 = \frac{R + T - \sqrt{(R - T)^2 + 4S^2}}{2}.$$

Par conséquent, si $\Delta > 0$, alors les deux racines sont réelles et distinctes, ce qui implique que H est diagonalisable avec des valeurs propres réelles. Si $\Delta = 0$, alors $R = T$ et $S = 0$: une seule valeur propre, toujours réelle, et la matrice est déjà diagonale.

En utilisant aussi le fait que le déterminant d'une matrice reste invariant quand on change de base, nous constatons alors que la division en quatre cas de la section précédente prend alors une nouvelle forme :

Minimum local Chaque $\lambda_i \in \mathbb{R}_+^*$; de manière équivalente $RT - S^2 > 0$ et $R + T > 0$.

Maximum local Chaque $\lambda_i \in \mathbb{R}_-^*$; de manière équivalente $RT - S^2 > 0$ et $R + T < 0$.

Point selle Chaque $\lambda_i \in \mathbb{R}^*$ mais il existe des valeurs propres négatives ainsi que d'autres positives ; de manière équivalente $RT - S^2 < 0$.

Inconclusif Au moins une valeur propre est nulle ; ceci équivaut à $RT - S^2 = 0$.

Si $p > 2$, alors le théorème suivant de l'algèbre linéaire est pratique :

Théorème 5.4.1 *Soit*

$$A = \begin{pmatrix} a_{11} & a_{12} & \dots & a_{1p} \\ a_{12} & a_{22} & & \\ \vdots & & \ddots & \\ a_{1p} & \dots & \dots & a_{pp} \end{pmatrix}$$

une matrice symétrique à entrées réelles.

1. Les valeurs propres de A sont toutes strictement positives (resp. négatives) s'il en est de même pour toute matrice

$$A_k = \begin{pmatrix} a_{11} & a_{12} & \dots & a_{1k} \\ a_{12} & a_{22} & & \\ \vdots & & \ddots & \\ a_{1k} & \dots & \dots & a_{kk} \end{pmatrix} \quad (1 \leq k \leq p) .$$

2. Les valeurs propres incluent 0 si une des matrices A_k est de déterminant 0.

Notons qu'aucune des connaissances de cette section n'est indispensable pour l'étude des extrema.

5.5 Extrema liés, multiplicateurs de Lagrange

Parfois, il faut étudier les extrema avec "contraintes". Voici un exemple simple mais concret : maximiser le produit de deux nombres réels dont la somme est 2. En fait, nous avons deux fonctions, ou encore une fonction produit à maximiser contrainte par une équation qui utilise la fonction somme :

$$\begin{array}{llll} f : \mathbb{R}^2 & \longrightarrow & \mathbb{R} & \phi : \mathbb{R}^2 & \longrightarrow & \mathbb{R} \\ (x, y) & \longmapsto & xy & (x, y) & \longmapsto & x + y - 2 . \end{array}$$

La condition est $\phi(x, y) = 0$, équivalentement, $x + y = 2$. Dans ce cas simple, nous pouvons résoudre le problème à la main : si $\phi(x, y) = 0$, alors $f(x, y) = f(x, 2 - x) = (2 - x)x$. Par conséquent l'étude de f se réduit à celle d'une seule variable $f_\phi(x) = (2 - x)x$ sur l'ensemble $\{(x, y) \in \mathbb{R}^2 \mid \phi(x, y) = 0\}$. La maximisation de cette fonction d'une seule variable, certes très bien connue par tous nos lecteurs, donne $x = 1$.

Néanmoins, un peu d'attention permet de trouver une solution générale qui peut résoudre des problèmes de même forme mais plus compliquée. En effet, au point $(1, 1)$ les gradients $\nabla f(1, 1)$ et $\nabla \phi(1, 1)$ sont parallèles. Tracer les lignes de niveau correspondantes montre que ce n'est pas une coïncidence puisque les graphes de f et de ϕ sont tangents au point $(1, 1)$. La proposition suivante montre que sous certaines hypothèses, cela est un phénomène tout à fait naturel.

Proposition 5.5.1 Soient $p \in \mathbb{N}^*$, U un ouvert de \mathbb{R}^p , f et ϕ deux fonctions de \mathbb{R}^p vers \mathbb{R} de classes \mathcal{C}^1 sur U . Notons f_ϕ , la restriction de f aux points de l'ensemble $\{x \in U \mid \phi(x) = 0\}$. Si $a \in U$ est tel que

1. $\phi(a) = 0$;
2. la restriction f_ϕ admette un extremum en a ;
3. $\nabla \phi(a) \neq 0$;

alors il existe $\lambda \in \mathbb{R}$ tel que $df(a) = \lambda d\phi(a)$.

Le coefficient λ de la proposition 5.5.1 est un *multiplicateur de Lagrange*. En fait, l'existence d'un tel multiplicateur équivaut au parallélisme des gradients de f et de ϕ aux points concernés. Les "surfaces de niveau" (donc les lignes de niveau si $p = 2$), sont tangentes à la surface déterminée par la contrainte ϕ . Par conséquent, dresser la liste des candidats d'extrema, revient à résoudre le système d'équations différentielles :

$$\nabla f(a) = \lambda \nabla \phi(a) .$$

Chapitre 6

Intégration ; intégrales multiples

Voici quelques questions et réponses dans lesquelles l'usage du mot "volume" peut paraître un peu déroutant dans un premier temps.

0. Quel est le volume d'un point de \mathbb{R}^p ?

Pauvre singleton, il n'est que de dimension 0. Son volume est donc négligeable, disons 0. Il en est de même pour toute partie finie de \mathbb{R}^p .

1. Quel est le volume d'un intervalle compact de \mathbb{R} ?

La tendance serait de parler de la "longueur" de l'intervalle $[a, b]$ ($a, b \in \mathbb{R}, a \leq b$), mais il est clair que l'objectif est de *mesurer* la "quantité de matière" contenue dans une partie de \mathbb{R} . Dans ce cas particulier, cette quantité est effectivement $b - a$.

2. Quel est le volume d'un rectangle

$$[a_1, b_1] \times [a_2, b_2] = \{ (x_1, x_2) \in \mathbb{R}^2 \mid a_1 \leq x_1 \leq b_1, a_2 \leq x_2 \leq b_2 \}$$

de \mathbb{R}^2 ?

Nous semblons parler de l'aire plutôt que du volume, mais encore une fois, il s'agit de mesurer la quantité de matière, contenue cette fois-ci dans un certain endroit de \mathbb{R}^2 . Et cette quantité est $(b_1 - a_1) \times (b_2 - a_2)$.

3. Quel est le volume d'un parallélépipède rectangle

$$[a_1, b_1] \times [a_2, b_2] \times [a_3, b_3] = \{ (x_1, x_2, x_3) \in \mathbb{R}^3 \mid a_1 \leq x_1 \leq b_1, a_2 \leq x_2 \leq b_2, a_3 \leq x_3 \leq b_3 \}$$

de \mathbb{R}^3 ?

Ça, on le connaît : $(b_1 - a_1) \times (b_2 - a_2) \times (b_3 - a_3)$.

4. Quel est le volume d'un "rectangle généralisé"

$$[a_1, b_1] \times \dots \times [a_p, b_p] = \{ (x_1, \dots, x_p) \in \mathbb{R}^p \mid a_i \leq x_i \leq b_i \ i \in \{1, \dots, p\} \}$$

de \mathbb{R}^p ?

Les rectangles généralisés ont pour volume $\prod_{i=1}^p (b_i - a_i)$.

Ce que nous avons appelé un "volume" est donc une longueur dans \mathbb{R} , une aire \mathbb{R}^2 , un volume dans \mathbb{R}^3 , ... une mesure de quantité de matière contenue dans une région de \mathbb{R}^p . L'intégration est l'activité de mesurer cette quantité sur des régions qui ont suffisamment de propriétés communes avec les régions rectangulaires dont nous savons déterminer les volumes.

6.1 Pavés dans \mathbb{R}^p ; parties pavables de \mathbb{R}^p

Définition 6.1.1 (Pavés dans \mathbb{R}^p ; parties pavables de \mathbb{R}^p)

1. Un pavé de \mathbb{R}^p est une partie de \mathbb{R}^p de la forme

$$\prod_{i=1}^p [a_i, b_i] = \{ (x_1, \dots, x_p) \in \mathbb{R}^p \mid a_i \leq x_i \leq b_i \ i \in \{1, \dots, p\} \} .$$

2. Une partie de \mathbb{R}^p est dite pavable si elle est union finie de pavés.

Les remarques suivantes sur ces notions clés sont simples, intuitives mais importantes pour mieux comprendre la discussion en cours :

1. Toute partie pavable de \mathbb{R}^p est fermée et bornée, donc compacte.
2. Une partie pavable P de \mathbb{R}^p a un volume, ou une “mesure”, que l’on peut déterminer facilement. Si P est un pavé $\prod_{i=1}^p [a_i, b_i]$, alors sa mesure est

$$\mu(P) = \prod_{i=1}^p (b_i - a_i) .$$

Si $P = \bigcup_{i=1}^m P_i$ et que $\overset{\circ}{P}_i \cap \overset{\circ}{P}_j = \emptyset$ si et seulement si $i \neq j$, alors

$$\mu(P) = \sum_{i=1}^m \mu(P_i) .$$

Plus généralement, il faut enlever de cette somme la mesure de l’adhérence des intersections des intérieurs.

Intuitivement, toute partie de \mathbb{R}^p a une mesure “calculable” si et seulement si elle est “approximable” par des pavés. La définition suivante clarifie ce procédé d’approximation de manière rigoureuse :

Définition 6.1.2 (Parties quarrables de \mathbb{R}^p) Soit A une partie bornée de \mathbb{R}^p . Alors A est dite quarrable si pour tout $\epsilon \in \mathbb{R}_+^*$, il existe deux parties pavables de \mathbb{R}^p , R et R' , telles que $R \subset A \subset R'$ et que $\mu(R' \setminus R) < \epsilon$.

Afin d’illustrer comment la définition 6.1.2 marche en pratique, nous étudierons le cas d’une partie bornée de \mathbb{R}^2 . Nous ne précisons pas la forme géométrique de A puisque la seule condition est que A soit bornée. Néanmoins, tout lecteur qui préfère un exemple concret peut prendre A comme la boule euclidienne (fermée ou ouverte) de rayon 1.

Comme A est borné, il existe $a_1, a_2, b_1, b_2 \in \mathbb{R}$ tels que $a_1 \leq b_1$, $a_2 \leq b_2$ et que $A \subset [a_1, b_1] \times [a_2, b_2]$. En d’autres termes, A est contenu dans un pavé. Si $a_1 = b_1$ ou $a_2 = b_2$, alors il n’y a rien à faire, le volume de A sera 0. Sinon, pour chaque choix de $m, n \in \mathbb{N}$, on effectue des subdivisions des intervalles $[a_1, b_1]$ et $[a_2, b_2]$:

$$x_0 = a_1 < x_1 \dots < x_m = b_1$$

et

$$y_0 = a_2 < y_1 \dots < y_n = b_2 .$$

Il s’agit donc des segments sur les intervalles $[a_1, b_1]$ et $[a_2, b_2]$. Ensuite, sont définies deux sommes :

$$s(\sigma) = \sum_{[x_i, x_{i+1}] \times [y_j, y_{j+1}] \subset A} (y_{j+1} - y_j)(x_{i+1} - x_i)$$

et

$$S(\sigma) = \sum_{[x_i, x_{i+1}] \times [y_j, y_{j+1}] \cap A \neq \emptyset} (y_{j+1} - y_j)(x_{i+1} - x_i) .$$

Comme l'union des pavés qui contribuent à $s(\sigma)$ est contenue dans celle des pavés qui contribuent à $S(\sigma)$, $s(\sigma) \leq S(\sigma)$. Notons que ces sommes sont toujours des nombres positifs.

Il faut bien constater que la construction ci-dessus peut se faire avec n'importe quel pavé contenant l'ensemble A et avec n'importe quel subdivision d'un choix particulier de pavé. Par ailleurs, des choix de subdivisions plus fines augmentent la valeur de $s(\sigma)$ et diminuent celle de $S(\sigma)$. L'ensemble A est quarrable précisément quand ces augmentations et diminutions convergent vers une même mesure :

Proposition 6.1.3 (Caractérisation d'une partie quarrable de \mathbb{R}^p) *Soit A une partie bornée de \mathbb{R}^p . Alors les conditions suivantes sont équivalentes :*

1. A est quarrable ;
2. $\sup_{\sigma}(s(\sigma)) = \inf_{\sigma}(S(\sigma))$;
3. $Fr(A)$ est de mesure 0.

A ce stade, une question naturelle se pose : comment déterminer si une partie bornée de \mathbb{R}^p est quarrable ? A priori, c'est difficile à déterminer. Intuitivement, toute partie dont nous savons calculer le volume est quarrable, et il en est de même de sa frontière. Voici quelques exemples :

- les pavés ;
- les frontières des pavés (de mesure 0) ;
- un disque dans \mathbb{R}^2 de rayon r : la mesure est πr^2 ;
- la frontière d'un disque dans \mathbb{R}^2 : la mesure est 0.

Evidemment, ces réponses sont loin d'être satisfaisantes. Non seulement, quoique intuitivement claires, elles ne sont pas justifiées, mais elles n'offrent pas de méthode générale. L'intégration fournira la méthode.

6.2 Fonctions intégrables

Dans cette section, nous introduirons la notion de *fonction intégrable*. Cette notion n'est pas moins facile à remanier que celle d'un ensemble quarrable. Néanmoins, le théorème de Fubini changera le paysage pratique complètement et fera le lien entre l'approche utilisant les sommes, les volumes, les mesures, et l'approche analytique des techniques d'intégration des fonctions d'une seule variable qui consiste principalement à déterminer les primitives.

Nous commençons en fixant une partie quarrable A de \mathbb{R}^p . Soit f une fonction de \mathbb{R}^p vers \mathbb{R} , définie et *bornée* sur A . Cette deuxième hypothèse équivaut à dire qu'il existe $M \in \mathbb{R}_+$ tel que pour tout $x \in A$, $|f(x)| \leq M$. Un exemple fréquent est le cas d'une fonction continue sur un ensemble compact.

Comme A est quarrable, nous pouvons définir des subdivisions comme dans la section précédente. Comme A est en particulier borné, il existe $a_1, \dots, a_p, b_1, \dots, b_p \in \mathbb{R}$ tels que $a_1 \leq b_1, a_2 \leq b_2, \dots, a_p \leq b_p$ et que

$$A \subset \prod_{i=1}^p [a_i, b_i] .$$

Pour chaque coordonnée, les subdivisions auront la forme suivante :

$$x_{i,0} = a_i \leq x_{i,1} \leq \dots \leq x_{i,k_i} = b_i \quad (1 \leq i \leq p, k_i \in \mathbb{N}) .$$

Notons que les seules contributions seront apportées par les subdivisions où chaque intervalle est de longueur non nulle. Alors, un pavé est de la forme suivante :

$$R_{(j_1, \dots, j_p)} = \prod_{i=1}^p [x_{i,j_i}, x_{i,j_i+1}] \quad (\text{pour tout } i, 0 \leq j_i \leq k_i) .$$

Cette fois-ci, les subdivisions serviront à calculer des sommes pondérées par la fonction f . En utilisant cette notation, nous définissons

$$s_f(\sigma) = \sum_{R_{(j_1, \dots, j_p)} \cap A \neq \emptyset} \inf_{R_{(j_1, \dots, j_p)} \cap A} f(x) \prod_{i=1}^p (x_{i, j_{i+1}} - x_{i, j_i})$$

$$S_f(\sigma) = \sum_{R_{(j_1, \dots, j_p)} \cap A \neq \emptyset} \sup_{R_{(j_1, \dots, j_p)} \cap A} f(x) \prod_{i=1}^p (x_{i, j_{i+1}} - x_{i, j_i}) .$$

Ces deux sommes sont réminiscentes des *sommes de Riemann*. Ce n'est pas une coïncidence, en effet la somme suivante est une *somme de Riemann généralisée* :

$$R_f^{(\sigma)} = \sum_{R_{(j_1, \dots, j_p)} \cap A \neq \emptyset} f(a_{(j_1, \dots, j_p)}) \prod_{i=1}^p (x_{i, j_{i+1}} - x_{i, j_i}) ,$$

le point $a_{(j_1, \dots, j_p)}$ étant arbitrairement choisi dans $R_{(j_1, \dots, j_p)} \cap A$.

Après toute cette préparation, nous pouvons définir l'intégrabilité d'une fonction.

Définition 6.2.1 (Fonctions intégrables) *La fonction f est dite intégrable sur A si et seulement si l'une des deux conditions équivalentes suivantes est vraie :*

1. $\sup_{\sigma} s_f(\sigma) = \inf_{\sigma} S_f(\sigma)$;
2. $\lim_{\mu(R_{(j_1, \dots, j_p)}) \rightarrow 0} R_f^{(\sigma)}$ existe.

Remarquons immédiatement que si les conditions de la définition 6.2.1 sont satisfaites, alors

$$\sup_{\sigma} (s_f) = \inf_{\sigma} S_f = \lim_{\sigma} R_f .$$

Cette valeur, l'*intégrale de f sur A* est notée

$$\int \dots \int_A f(x_1, \dots, x_p) dx_1 \dots dx_p .$$

Dans le cas particulier d'une fonction f dont la restriction à A est la fonction constante de valeur 1, l'intégrale est exactement $\mu(A)$.

ATTENTION!!! Avertissons nos lecteurs. A ce stade du développement de l'intégration des fonctions de plusieurs variables, l'écriture

$$\int \dots \int_A f(x_1, \dots, x_p) dx_1 \dots dx_p .$$

n'est qu'un choix particulier de notation. Il ne faut pas penser qu'elle veut dire qu'on a droit à faire "intégration partielle", c'est à dire, intégrer par rapport à une variable, puis à une autre, ainsi de suite. Ceci sera possible suite au théorème de Fubini. Avant d'aborder ce théorème indispensable dans le calcul d'une intégrale sur un ensemble quarrable, nous précisons des conditions suffisantes afin de décider de l'intégrabilité d'une fonction.

Théorème 6.2.2 (Conditions suffisantes d'intégrabilité) *Soient A une partie quarrable de \mathbb{R}^p , f une fonction de \mathbb{R}^p vers \mathbb{R} définie et bornée sur A . Si l'ensemble de points de discontinuité de f sur A est de mesure 0, alors f est intégrable sur A .*

Vous étudierez la preuve de ce théorème fondamental en L3. Le corollaire suivant est très utile :

Corollaire 6.2.3 *Soient A une partie quarrable de \mathbb{R}^p , f une fonction de \mathbb{R}^p vers \mathbb{R} définie et bornée sur A . Si f a un nombre fini de discontinuités sur A , alors f est intégrable sur A . En particulier, une fonction continue sur A est intégrable sur A .*

Ce corollaire nous permet de décider dans les cas les plus fréquents dans ce cours si une certaine partie bornée de \mathbb{R}^p est quarrable. Il suffit que sa frontière soit décrite par des fonctions continues.

6.3 Propriétés des fonctions intégrables

Toute notion de fonction intégrable digne de cette appellation vérifie certaines conditions. La proposition suivante en donne l'aperçu nécessaire pour notre cours.

Notation efficace pour les discussions théoriques : Afin d'éviter l'usage, pour le moment inutile, d'une multitude de symboles d'intégration, nous écrirons

$$\int_A f(x) dx$$

au lieu de

$$\int \dots \int_A f(x_1, \dots, x_p) dx_1 \dots dx_p .$$

pour noter l'intégrale d'une fonction f de p variables sur une partie quarrable A de \mathbb{R}^p .

Proposition 6.3.1 Soient A une partie quarrable de \mathbb{R}^p et f, g deux fonctions de \mathbb{R}^p vers \mathbb{R} définies et intégrables sur A .

Linéarité Si $\lambda_f, \lambda_g \in \mathbb{R}$ sont deux scalaires, alors

$$\int_A (\lambda_f f + \lambda_g g)(x) dx = \lambda_f \int_A f(x) dx + \lambda_g \int_A g(x) dx .$$

Croissance Si pour tout $a \in A$, $f(a) \leq g(a)$, alors

$$\int_A f(x) dx \leq \int_A g(x) dx .$$

Additivité Si $A = A_1 \cup \dots \cup A_m$ tel que $\overset{\circ}{A}_i \cap \overset{\circ}{A}_j = \emptyset$ si et seulement si $i \neq j$, alors

$$\int_A f(x) dx = \sum_{i=1}^m \int_{A_i} f(x) dx$$

Preuve. Vous pouvez démontrer ces résultats vous-même en appliquant directement les sommes généralisées de Riemann introduites dans la section précédente pour définir l'intégrabilité d'une fonction. \square

6.4 Théorème de Fubini

Le théorème de Fubini est réminiscent de la proposition 3.4.1 qui énoncent que sous certaines conditions la détermination de la différentielle se réduit à celle des dérivées partielles. Ci-dessous nous en donnons un énoncé, son étude approfondie sera développée sur des exemples détaillés en cours et aux travaux dirigés.

Théorème 6.4.1 (Théorème de Fubini) Soient A une partie quarrable de \mathbb{R}^p et f une fonction de \mathbb{R}^p vers \mathbb{R} intégrable sur A . Alors,

$$\int_A f(x) dx = \int_a^b \left(\dots \left(\int_{x_{i_2}=\psi_2(x_1, \dots, \hat{x}_{i_1}, \dots, x_{i_2}, \dots, x_p)} \left(\int_{x_{i_1}=\phi_1(x_1, \dots, \hat{x}_{i_1}, \dots, x_p)} f(x_1, \dots, x_p) dx_{i_1} \right) dx_{i_2} \right) \dots \right) dx_{i_p}$$

où $a, b \in \mathbb{R}$ et les $\hat{}$ symbolisent les variables omises, et les paires de fonctions (ϕ_j, ψ_j) déterminent les limites de la variable x_{i_j} .

Le choix de l'ordre suivant lequel les variables sont éliminées est libre.

Notons que le théorème de Fubini est d'une valeur pratique importante puisque, sous des hypothèses assez générales, il permet de remplacer le calcul de limites de sommes par la détermination de primitives et éventuellement, par des intégrales définies.

Il reste une question : qu'en est-il du calcul de volumes évoqué à la fin de la section 6.1 ? La promesse était que le théorème de Fubini fournirait la bonne méthode de détermination. En effet, il suffit d'intégrer la fonction constante $f = 1$ sur la région dont il est question de déterminer le volume. Si la frontière de cette partie de \mathbb{R}^p est déterminée par des fonctions intégrables, alors le résultat obtenu sera le volume de la région en question. Illustrons ceci avec deux exemples, un simple et un autre légèrement compliqué, laissant un dernier un tout petit peu plus exigeant à la section suivante. D'autres exemples, en quantité suffisante pour digérer toutes les techniques indispensables seront abordés en cours et en TD.

1. le volume d'un "rectangle généralisé" de \mathbb{R}^p , $A = [a_1, b_1] \times \dots \times [a_p, b_p]$ avec $a_i \leq b_i$ pour tout $i \in \{1, \dots, p\}$:

$$\mu(A) = \int_A 1 \, dx = \int_A dx = \int_{a_1}^{b_1} dx_1 \int_{a_2}^{b_2} dx_2 \dots \int_{a_p}^{b_p} dx_p = \prod_{i=1}^p (b_i - a_i) \quad ;$$

2. l'aire du disque $D = \{(x, y) \in \mathbb{R}^2 \mid x^2 + y^2 \leq r^2\}$ de rayon $r \in \mathbb{R}_+$:

$$\mu(D) = \int_A d(x, y) = \int_{-r}^r \left(\int_{-\sqrt{r^2-x^2}}^{\sqrt{r^2-x^2}} dy \right) dx = \pi r^2 \quad .$$

6.5 Changement de variables et intégration

Une question d'intégration comme la suivante est conceptuellement claire et simple, donc facile à aborder, sans pour autant être aussi simple au niveau calculatoire qui est indispensable pour aboutir à une solution finale :

Calculer le volume de la boule unité fermée par rapport à la norme euclidienne dans \mathbb{R}^3 .

Il s'agit du calcul du volume de la région

$$A = \{ (x_1, x_2, x_3) \in \mathbb{R}^3 \mid x_1^2 + x_2^2 + x_3^2 \leq 1 \} \quad ,$$

le théorème de Fubini permet d'écrire

$$\int_A 1 \, dx = \int_{-1}^1 \left(\int_{-\sqrt{1-x_3^2}}^{\sqrt{1-x_3^2}} \left(\int_{-\sqrt{1-x_3^2-x_2^2}}^{\sqrt{1-x_3^2-x_2^2}} dx_1 \right) dx_2 \right) dx_3 \quad .$$

La complication est causée par les bornes de l'intégration, donc par la frontière de A , qui sont plutôt sphériques et qui s'expriment avec des équations faisant intervenir des polynômes de second degré en coordonnées cartésiennes. Or, dans les coordonnées sphériques, A s'exprime de façon très simple en fonction des trois variables (ρ, ϕ, θ) : pour un point P , ces variables expriment respectivement, la distance euclidienne à $(0, 0, 0)$, l'angle entre l'axe des x_3 et le segment liant $(0, 0, 0)$ à P , l'angle entre l'axe des x_1 et la projection dans le plan x_1x_2 du segment liant $(0, 0, 0)$ à P . Dans ce système de coordonnées A est plutôt un parallépipède rectangle dont les bornes fournissent une intégrale simple à déterminer

$$A = \{ (\rho, \phi, \theta) \mid 0 \leq \rho \leq 1, 0 \leq \phi \leq \pi, 0 \leq \theta < 2\pi \} \quad .$$

Le théorème suivant nous permet de profiter de cette simplification

Théorème 6.5.1 *Soient $D \subset \mathbb{R}^p$ un ensemble quarrable, $f : D \rightarrow \mathbb{R}$ une fonction intégrable sur D , U et V deux ouverts dans \mathbb{R}^p . On suppose $D \subset V$ et qu'il existe un difféomorphisme de Φ :*

$U \longrightarrow V$: la notation sera $\Phi(u) = \Phi(u_1, \dots, u_p) = (v_1, \dots, v_p) = \Phi(v)$ avec $v_i = \Phi_i(u_1, \dots, u_p)$ pour tout $i \in \{1, \dots, p\}$. Alors,

$$\int_D f(v) dv = \int_{\Phi^{-1}(D)} (f \circ \Phi)(u_1, \dots, u_p) |d\Phi(u_1, \dots, u_p)| du.$$

$|d\Phi(u_1, \dots, u_p)|$ est la valeur absolue du déterminant du jacobien.

Une fonction bijective $\Phi : U \longrightarrow V$ entre deux ouverts respectivement de \mathbb{R}^p et \mathbb{R}^p est dite un *difféomorphisme* si elle est de classe \mathcal{C}^1 et son inverse aussi est de classe \mathcal{C}^1 . En utilisant vos connaissances sur le calcul différentiel, vous pouvez vérifier que ceci équivaut à ce que le jacobien de Φ se représente par des matrices inversibles aux points de U .

Illustrons ce changement dans l'exemple que nous venons de donner. Nous pouvons supposer $D = V = \overset{\circ}{A}$, $U = \mathbb{R}_+^* \times]0, \pi[\times]0, 2\pi[$ et

$$\begin{aligned} \Phi : \mathbb{R}_+^* \times]0, \pi[\times]0, 2\pi[&\longrightarrow \overset{\circ}{A} \\ (\rho, \phi, \theta) &\longmapsto (\rho \sin \phi \cos \theta, \rho \sin \phi \sin \theta, \rho \cos \phi). \end{aligned}$$

La condition sur U et V d'être ouverts nous fait perdre la frontière de la boule unité fermée. Néanmoins, cette perte ne cause aucune variation dans la valeur de l'intégrale. Nous savons que les frontières d'un ensemble quarrable sont de mesure négligeable.

Dans un premier temps, la formule de changement de variables peut paraître difficile à saisir, même à motiver. Il est très utile de penser au cas particulier où $p = 1$ que vous connaissez déjà à une valeur absolue près :

$$\int_a^b f(x) dx = \int_{t_1}^{t_2} (f \circ \gamma)(t) \gamma'(t) dt$$

si $x = \gamma(t)$ et $\gamma(t) \in \mathcal{C}^1(I)$ avec I un intervalle ouvert contenant $[t_1, t_2]$.

Chapitre 7

Différentiation, intégration : quelques liens

Dans ce chapitre nous étudierons certains liens entre la différentiation et l'intégration en plusieurs variables. Cette étude généralise les liens entre les primitives et les dérivées dans le cas des fonctions d'une seule variable.

7.1 Longueur d'arc, intégration le long d'une courbe

Nous nous posons la question suivante : nous avons introduit une notion d'intégration bien établie qui marche, sous des conditions raisonnables, dans tout \mathbb{R}^p , nous pouvons par conséquent intégrer des fonctions sur diverses régions dans \mathbb{R}^p et calculer des volumes ; ne pouvons-nous pas mesurer la longueur des arcs qui ne sont pas nécessairement des segments de droite dans \mathbb{R}^p ? Cette question qui peut être généralisée est pertinente en mathématiques et ses applications. Nous l'étudierons dans le cas des courbes dans \mathbb{R}^p .

Pour nos objectifs, le cadre le mieux établi est fourni par la *version paramétrique* de la définition d'une courbe :

Définition 7.1.1 Soient $p \in \mathbb{N}^*$, $\gamma : \mathbb{R} \rightarrow \mathbb{R}^p$ une fonction de la forme $\gamma(t) = (\gamma_1(t), \dots, \gamma_p(t))$ (“arc généralisé”). On définit la courbe C comme l'image de γ :

$$C = \{ (x_1, \dots, x_p) \in \mathbb{R}^p \mid x_i = \gamma_i(t), i \in \{1, \dots, p\}, t \in \mathbb{R} \} .$$

La courbe sera dite de classe \mathcal{C}^k sur un ouvert si la fonction γ l'est.

Pour ne pas compliquer la notation, nous préférons ne mentionner que γ comme courbe, en n'oubliant pas qu'il s'agit de son image.

Voici deux exemples :

1. (Une droite dans \mathbb{R}^p) On fixe $a = (a_1, \dots, a_p) \in \mathbb{R}^p$ et $u = (u_1, \dots, u_p) \in \mathbb{R}^p \setminus (0, \dots, 0)$ et on définit :

$$\begin{aligned} \gamma &: \mathbb{R} \longrightarrow \mathbb{R}^p \\ t &\longmapsto a + tu \end{aligned}$$

2. Une version “rallongée” d'une courbe bien connue dans \mathbb{R}^2 :

$$\begin{aligned} \gamma &: \mathbb{R} \longrightarrow \mathbb{R}^2 \\ t &\longmapsto (\cos t, \sin t, t) \end{aligned}$$

Maintenant, retournons à la discussion générale. Nous introduirons une méthode pour mesurer la longueur d'une courbe γ dans \mathbb{R}^p dans le cas où γ définit une fonction différentiable. A

tout point $a = (a_1, \dots, a_p) \in \mathbb{R}^p$ qui se trouve sur γ , en d'autres termes, qui satisfait pour au moins une valeur $t_a \in \mathbb{R}$ le système d'équations

$$\begin{cases} a_1 = \gamma_1(t_a) \\ \vdots \\ a_p = \gamma_p(t_a) \end{cases},$$

nous pouvons associer une *droite tangente* en utilisant la différentielle :

$$\{ u \in \mathbb{R}^p \mid u = a + (\gamma'_1(t_a)t, \dots, \gamma'_p(t_a)t), t \in \mathbb{R} \},$$

soit encore

$$\begin{cases} u_1 = a_1 + \gamma'_1(t_a)t \\ \vdots \\ u_p = a_p + \gamma'_p(t_a)t \end{cases} \quad (t \in \mathbb{R})$$

Nous utiliserons ces données pour calculer la longueur de l'arc γ pour $t \in [a, b]$ quand γ est de classe \mathcal{C}^1 sur un ouvert $U \in \mathbb{R}$ contenant $[a, b]$. Si nous étions dans le cas de l'intégration comme dans le chapitre précédent, alors on s'attendrait à une intégrale de la forme

$$\int_{\gamma} 1 dt$$

avec une expression pour qui s'obtient en ajoutant les "valeurs" de γ sur des subdivisions de $[a, b]$. Or, cette notion de valeur a peu de sens. Néanmoins, une courbe est un objet de "dimension 1" dont les morceaux ressemblent à des segments de droites d'autant plus que les subdivisions de $[a, b]$ deviennent fines. En effet, sur un intervalle d'une telle subdivision γ est presque une droite tangente en un point arbitraire de l'intervalle en question.

Plus précisément, on fixe d'abord une subdivision de $[a, b]$:

$$t_0 = a \leq t_1 \dots \leq t_m = b.$$

Plus cette division est fine, plus le vecteur tangent en t_i ($i \in \{1, \dots, m\}$)

$$(\gamma'_1(t_i), \dots, \gamma'_p(t_i))$$

est identique au vecteur qui lie $\gamma(t_i)$ au point $\gamma(t_{i+1})$. Ainsi les valeurs $\|\gamma'(t_i)\|_2$ et $\|\gamma(t_{i+1}) - \gamma(t_i)\|_2$ se convergent quand les longueurs des intervalles des subdivisions convergent vers 0. En fait, ce n'est qu'une application du théorème des accroissements finis. Ceci motive la définition de la longueur d'un *arc de courbe* de $t = a$ à $t = b$ qui est la suivante :

$$L_{\gamma}(a, b) = \int_a^b \|d\gamma(t)\|_2 dt.$$

Pour concrétiser nous n'utiliserons que la métrique euclidienne même si ce n'est pas nécessaire. Ainsi,

$$L_{\gamma}(a, b) = \int_a^b \sqrt{\gamma'_1(t)^2 + \dots + \gamma'_p(t)^2} dt.$$

Une question naturelle se pose. Est-ce bien défini? En effet, s'il était possible de déterminer la même courbe en utilisant une fonction θ avec les mêmes propriétés de différentiation, comment saurait-on que la même longueur est obtenue? Un tel changement correspond à un nouveau choix de paramétrage $\Phi : [c, d] \rightarrow [a, b]$ qui est de classe \mathcal{C}^1 . Il s'agit d'un changement de variables du type $\theta = \gamma \circ \Phi$ avec Φ un difféomorphisme. On obtient alors en tout $u \in [c, d]$

$$\begin{aligned} \int_c^d \|d\theta(u)\|_2 du &= \int_c^d \|d\gamma(\phi(u)) \phi'(u)\|_2 du \\ &= \int_a^b \|d\gamma(t)\|_2 dt \end{aligned}$$

Une fois que nous avons la définition de la longueur d'arc dans \mathbb{R}^p , l'intégration d'une fonction le long de cet arc n'est que le calcul d'une somme pondérée de façon réminiscente de l'intégration d'une fonction dans le chapitre précédent. Soit donc une fonction f de \mathbb{R}^p vers \mathbb{R} définie sur $\gamma([a, b])$. Son *intégrale curviligne* est

$$\int_a^b f(\gamma_1(t), \dots, \gamma_p(t)) \sqrt{\gamma_1'(t)^2 + \dots + \gamma_p'(t)^2} dt .$$

7.2 Formes différentielles : recherche d'une primitive en dimension supérieure

Cette section est consacrée à un autre lien entre l'intégration et la différentiation des fonctions de plusieurs variables : la recherche d'une primitive. Cette étude nécessite l'introduction des formes différentielles qui est un vaste sujet. Nous nous contenterons de très peu ce qui néanmoins suffira de découvrir un univers géométrique très riche.

Soient $U \subset \mathbb{R}^p$ un ouvert et $f : \mathbb{R}^p \rightarrow \mathbb{R}$ une fonction différentiable sur U . Nous savons bien que la différentielle est la fonction

$$\begin{aligned} df & : U \longrightarrow \mathcal{L}(\mathbb{R}^p, \mathbb{R}) \\ a & \longmapsto df(a) = (\partial_1 f(a) \dots \partial_p f(a)) \end{aligned}$$

Comme $\mathcal{L}(\mathbb{R}^p, \mathbb{R})$ est un espace vectoriel, nous pouvons distinguer une base canonique et exprimer une df comme une combinaison linéaire des éléments de cette base. La base canonique (e_1, \dots, e_p) de \mathbb{R}^p nous guidera dans la détermination d'une base canonique pour $\mathcal{L}(\mathbb{R}^p, \mathbb{R})$.

Si nous voyons $df(a)$ plutôt comme un point dans \mathbb{R}^p (un "vecteur"), en d'autres termes, si nous considérons $\nabla f(a)$, alors celui-ci s'écrit

$$\nabla f(a) = (\partial f_1(a), \dots, \partial f_p(a)) = \partial f_1(a)e_1 + \dots + \partial f_p(a)e_p .$$

Chaque élément e_i de la base canonique projette $\nabla f(a)$ sur la i ème coordonnée correspondante. Les différentielles de ces projections, que nous avons notées π_i au deuxième chapitre, forment la base canonique de $\mathcal{L}(\mathbb{R}^p, \mathbb{R})$. Elles sont notées dx_i et nous permettent d'écrire la combinaison linéaire suivante :

$$df(a) = \partial_1 f(a)dx_1 + \dots + \partial_p f(a)dx_p .$$

On rencontre souvent l'une des deux écritures suivantes utilisées pour noter la fonction df :

$$df = \sum_{i=1}^p \partial f dx_i \quad ; \quad df = \sum_{i=1}^p \frac{\partial_i f}{\partial x_i} dx_i .$$

Pour motiver cette écriture, il est utile de penser à l'identité d'une seule variable tant rencontrée en techniques d'intégration : $df = f'(x)dx$.

On introduit alors la forme générale suivante :

$$\sum_{i=1}^p Q_i(x) dx_i \quad (\text{pour tout } i \in \{1, \dots, p\}, Q_i : \mathbb{R}^p \rightarrow \mathbb{R}) .$$

Il s'agit d'une fonction de \mathbb{R}^p vers $\mathcal{L}(\mathbb{R}^p, \mathbb{R})$ définie sur et peut-être plus sur l'ouvert concerné.

Définition 7.2.1 (Forme différentielle de degré 1) Une fonction de la forme

$$\omega(x) = \sum_{i=1}^p Q_i(x) dx_i \quad (\text{pour tout } i \in \{1, \dots, p\}, Q_i : \mathbb{R}^p \rightarrow \mathbb{R})$$

est dite une forme différentielle de degré 1. Elle est dite de classe $\mathcal{C}^k(U)$ s'il existe un ouvert U de \mathbb{R}^p sur lequel chaque "coefficient" Q_i est de classe $\mathcal{C}^k(U)$.

Il est clair que chaque fonction f différentiable sur un ouvert U de \mathbb{R}^p y définit une forme différentielle de degré 1, qui n'est rien d'autre que sa différentielle df . Mais est-ce que ce sont les seules possibilités ? Ou encore, si ω est une forme différentielle de degré 1 arbitrairement définie, existe-t-il une fonction $f : \mathbb{R}^p \rightarrow \mathbb{R}$ telle que $df = \omega$ sur un ouvert de \mathbb{R}^p ? Cette question est la recherche de primitive évoquée au début de cette section. Effectivement, dans le cas des fonctions d'une seule variable, comme c'était illustré ci-dessus par l'identité $df = f'(x)dx$, elle se réduit à la recherche d'une primitive.

Comme dans le cas des fonctions d'une seule variable, cette recherche n'est ni évidente ni facile. La réponse générale est négative, et quand elle est positive, elle est très liée à l'intégration. Notons que si une "primitive" f telle que $df = \omega$ existe, alors $Q_i = \partial_i f$ pour tout $i \in \{1, \dots, p\}$. Les dérivées partielles seront utiles.

Nous traitons d'abord un cas particulier mais fréquemment rencontré : $p = 2$. Dans ce contexte très particulier, nous utiliserons une notation traditionnelle pour les formes différentielles :

$$\omega = Pdx + Qdy .$$

Bien évidemment, ce n'est qu'une notation. De manière plus détaillée, ω est une fonction de \mathbb{R}^2 vers $\mathcal{L}(\mathbb{R}^2, \mathbb{R})$ (nous pouvons voir ce dernier espace comme \mathbb{R}^2), qui associe à chaque point $a \in \mathbb{R}^2$, le point (ou encore le vecteur, ou l'application linéaire de \mathbb{R}^2 vers \mathbb{R}) dont les coordonnées par rapport à la base canonique sont

$$(P(a), Q(a)) .$$

Ce type de fonction porte un autre nom particulier : *un champ de vecteurs*.

Dans ce cas, on peut démontrer la proposition suivante qui fournit une condition *nécessaire* d'existence de primitive :

Proposition 7.2.2 *Soit $\omega = Pdx + Qdy$ une forme différentielle de degré 1 de classe $\mathcal{C}^1(U)$ sur un ouvert de U . S'il existe $f \in \mathcal{C}^2(U)$ telle que $df = \omega$ sur U , alors $\partial_2 P = \partial_1 Q$.*

En effet, si une telle f existe, alors $\partial_1 f = P$ et $\partial_2 f = Q$. Il s'ensuit, en utilisant le théorème de Schwarz que

$$\partial_2 P = \partial_{21} f = \partial_{12} f = \partial_1 Q .$$

Cette proposition simple se généralise à p arbitraire :

Proposition 7.2.3 *On fixe un naturel $p \geq 2$. Soit $\omega = \sum_{i=1}^p Q_i(x)dx_i$ une forme différentielle de degré 1 de classe $\mathcal{C}^1(U)$ sur un ouvert de U . S'il existe $f \in \mathcal{C}^2(U)$ telle que $df = \omega$ sur U , alors $\partial_i Q_j = \partial_j Q_i$ pour tout $1 \leq i \neq j \leq p$.*

Pour exprimer nos notions de manière plus claire, nous introduisons la terminologie suivante très importante sans aucune restriction sur la valeur de p :

Définition 7.2.4 (Formes exactes/fermées) *Soit U un ouvert de \mathbb{R}^p .*

1. *Une forme ω de classe $\mathcal{C}^1(U)$ est dite exacte sur U s'il existe une fonction f de classe $\mathcal{C}^2(U)$ telle que $df = \omega$. La fonction f est dite une primitive de ω .*
2. *Une forme différentielle $\omega = \sum_{i=1}^p Q_i(x)dx_i$ de classe $\mathcal{C}^1(U)$ est dite fermée si $\partial_i Q_j = \partial_j Q_i$ pour tout $1 \leq i < j \leq p$.*

En utilisant la définition 7.2.4, nous pouvons énoncer la conclusion de la proposition 7.2.2 de la manière suivante : si une forme différentielle est exacte, alors elle est fermée. L'inverse est faux, et pour déterminer des cas où il est vrai il nous faudra utiliser certains théorèmes. Ces résultats forment les fondements de la recherche des primitives pour les fonctions de plusieurs variables. C'est la théorie de l'intégration des formes différentielles.

7.3 Formes différentielles : intégration

La définition 7.2.4 a fourni la terminologie et les notions pour développer une théorie de l'intégration des formes différentielles dont les rudiments seront introduits dans cette section. Ce qui reste à faire est d'introduire une notion solide d'intégration d'une forme différentielle de degré 1 qui permettra en outre de déterminer les primitives quand elles existent. L'intégration d'une forme différentielle suit une ligne différente de celle des intégrales curvilignes malgré des points communs.

Soient U un ouvert de \mathbb{R}^p , pour tout $x = (x_1, \dots, x_p) \in U$

$$\omega(x) = Q_1 dx_1 + \dots + Q_p dx_p$$

une forme continue sur U (les coefficients Q_i sont des fonctions continues sur U), γ une courbe donnée paramétriquement

$$\begin{aligned} \gamma : \mathbb{R} &\longrightarrow \mathbb{R}^p \\ t &\longmapsto (\gamma_1(t), \dots, \gamma_p(t)) \end{aligned}$$

telle que l'image d'un intervalle fermé $[a, b]$ tombe dans U où la courbe est de classe \mathcal{C}^1 . Nous posons alors

$$\begin{aligned} \int_{\gamma} \omega &= \int_{\gamma} Q_1(x) dx_1 + \dots + Q_p(x) dx_p \\ &= \int_{\gamma} [Q_1(x(t))x'_1(t) + \dots + Q_p(x(t))x'_p(t)] dt \end{aligned}$$

Plus généralement, γ peut être l'union d'un nombre fini de courbes de classe \mathcal{C}^1 qui sont les images des parties d'une subdivision de γ , disons $\gamma_1, \dots, \gamma_k$. Nous appellerons une telle courbe \mathcal{C}^1 *par morceaux*. Dans le cas d'une courbe \mathcal{C}^1 par morceaux, l'intégrale est la somme des intégrales sur les morceaux \mathcal{C}^1 de γ :

$$\int_{\gamma} \omega = \sum_{i=1}^k \int_{\gamma_i} \omega.$$

Les intégrales curvilignes peuvent être vues comme un cas très particulier de cette définition définies par "une forme de longueur". Nous ne détaillerons pas ces liens. Voici un premier théorème qui illustre la force de l'hypothèse d'exactitude pour les formes différentielles :

Théorème 7.3.1 *Soient U un ouvert de \mathbb{R}^p , ω une forme exacte de classe \mathcal{C}^2 sur U , γ une courbe paramétrée de classe \mathcal{C}^1 par morceaux qui joint un point $A \in U$ à un point $B \in U$ sur l'intervalle fermé $[a, b]$ dont l'image $\gamma([a, b])$ est incluse dans U . Alors*

$$\int_{\gamma} \omega = f(B) - f(A),$$

où f est une primitive de ω : $df = \omega$.

Vous pouvez comparer ce théorème à celui sur l'intégration des fonctions d'une seule variable qui énonce que pour toute fonction g

$$\int_a^b g(x) dx = G(b) - G(a)$$

quand $G' = g$ sur un intervalle ouvert contenant $[a, b]$; G est donc une primitive de g . Ceci est en fait un phénomène qui se produit naturellement : l'intégration se fait sur l'intervalle $[a, b]$ tandis que le calcul de différence se fait sur la frontière de cet intervalle.

Le théorème 7.3.1 montre que le même phénomène de "passage à la frontière" a lieu quand nous intégrons sur une courbe puisque $\text{Fr}(\gamma([a, b])) = \{A, B\}$. En particulier, si le point de départ

coïncide avec le point d'arrivée, il n'y a pas de contribution à la valeur de l'intégrale. Comparer par exemple les valeurs de l'intégrale

$$\int_{\gamma} y dx + x dy$$

où $\gamma(t) = (\cos t, \sin t)$ sur les intervalles $[0, \frac{\pi}{4}]$, $[0, 2\pi]$, $[0, \frac{9\pi}{4}]$, $[0, 4\pi]$ pour les valeurs de t .

Les dernières remarques illustrent qu'éventuellement les conditions topologiques et géométriques liées aux courbes qui entrent dans les calculs peuvent avoir des effets dans le développement de l'intégration des formes différentielles. Nous aurons besoin de la définition suivante :

Définition 7.3.2 (Ensemble étoilé dans \mathbb{R}^p) Une partie E de \mathbb{R}^p est dite étoilée si elle contient un point C tel que si P est un point arbitrairement choisi dans E , alors le segment de droite qui joint C à P soit contenu dans E .

Donnons quelques exemples pour motiver cette définition.

1. Un ensemble convexe est étoilé. Ceci découle immédiatement de la définition d'un ensemble convexe. En effet, tout point peut jouer le rôle du point C de la définition 7.3.2. Comme le montre l'exemple suivant, un ensemble étoilé n'est pas nécessairement convexe.
2. Dans \mathbb{R}^2 , l'union des deux axes $\{(x, y) \in \mathbb{R}^2 \mid xy = 0\}$ est étoilé mais pas convexe. Pour le point C il y a un candidat et un seul : $(0, 0)$.
3. La boule euclidienne ouverte $D = \{(x, y) \in \mathbb{R}^2 \mid x^2 + y^2 < 1\}$ est convexe et donc étoilée, mais quand privée d'un point, elle n'est ni convexe ni étoilée. Essayez de voir pourquoi, vous constaterez vite qu'il s'agit d'un "trou" dans la boule qui l'empêche d'être étoilée.

La notion d'ensemble étoilé joue un rôle fondamental dans la détermination des formes exactes. Nous avons vu dans la proposition 7.2.3 qu'une forme exacte est nécessairement fermée. Comme nous le verrons à travers des exemples en cours et aux travaux dirigés, l'inverse est faux en général. Or, tant il est facile de vérifier qu'une forme est fermée puisqu'il suffit de dériver, et tant il est difficile de vérifier qu'une forme fermée a aussi une primitive car il faut intégrer. Le théorème suivant montre que sous certaines hypothèses nous pouvons profiter de la notion d'ensemble étoilé.

Théorème 7.3.3 (Théorème de Poincaré) Soient U un ouvert étoilé de \mathbb{R}^p et ω une forme de classe C^1 sur U . Alors ω est exacte si et seulement si elle est fermée.

Comme nous l'avons indiqué dans le point (3) des exemples ci-dessus, le fait d'être étoilé est lié à l'absence de "trous" dans une partie de \mathbb{R}^p . En effet, le théorème de Poincaré est valable sur tout ouvert "sans trous". Néanmoins, rendre rigoureux notre intuition de "avec/sans trous" nécessite une préparation qui sera faite dans des cours plus avancés.

Voici un exemple pertinent des limites de l'applicabilité du théorème de Poincaré :

$$\omega = P(x, y)dx + Q(x, y)dy$$

avec

$$P(x, y) = \frac{-y}{x^2 + y^2} \quad \text{et} \quad Q(x, y) = \frac{x}{x^2 + y^2}$$

et $U = \mathbb{R} \setminus \{(0, 0)\}$. Nous pouvons remplacer \mathbb{R}^2 par tout ouvert contenant $(0, 0)$ sans changer la conclusion : la forme ω , quoique fermée, n'est exacte sur aucun ouvert contenant $(0, 0)$. Néanmoins, sur tout ouvert ne contenant pas $(0, 0)$, le théorème de Poincaré s'applique.

Le théorème de Poincaré règle le problème de l'existence d'une primitive efficacement. Nous finirons ce chapitre avec un théorème qui permet de faire de l'intégration en utilisant les formes différentielles. C'est un cas particulier pour $p = 2$ d'un résultat général. En effet, il est possible de développer la théorie générale des formes différentielles et leur intégration de telle façon à obtenir une version plus différentielle de ce que nous avons fait au septième chapitre.

Théorème 7.3.4 (Formule de Green-Riemann) Soit U un ouvert de \mathbb{R}^2 sur lequel est définie une forme différentielle $\omega = Pdx + Qdy$ de classe \mathcal{C}^1 . Soit E une région dans \mathbb{R}^2 limitée par une courbe que l'on notera ∂E et que l'on supposera \mathcal{C}^1 par morceaux. Alors

$$\int_{\partial E} \omega = \int_E (\partial_1 Q - \partial_2 P) d(x, y) .$$

Nous ferons plusieurs remarques sur ce théorème important.

1. Le membre de droite de la formule de Green-Riemann est l'intégrale double

$$\int \int_E (\partial_1 Q - \partial_2 P) dx dy .$$

Tout cela signifie que l'on doit pouvoir utiliser cette égalité pour déterminer des aires en profitant de la marge de manoeuvre offerte par deux intégrales différentes ayant la même valeur. En effet, l'égalité suivante est vraie pour toute partie $E \subset \mathbb{R}^2$ satisfaisant les hypothèses de la formule de Green-Riemann :

$$\int_{\partial E} x dy = \iint_E dx dy .$$

Il suffit de poser $Q(x, y) = x$ et $P(x, y) = 0$. Cette égalité permet de déterminer l'aire de E si sa frontière est décrite par une courbe dont nous connaissons les équations paramétriques. Une autre égalité de ce genre est la suivante :

$$\int_{\partial E} \frac{1}{2}(x dy - y dx) = \iint_E dx dy .$$

Le membre gauche devient en coordonnées polaires (r, t)

$$\frac{1}{2} \int_{\partial E} (x(t)y'(t) - y(t)x'(t)) dt = \frac{1}{2} \int_a^b r^2 dt$$

où a et b sont des bornes à déterminer suivant la forme de la frontière. Cette dernière forme est utile pour les frontières données par des équations polaires où il y a un lien entre r et t , par exemple si r est une fonction de t .

2. L'endroit déterminé par la courbe ∂E est la frontière $Fr(E)$. Néanmoins, comme les paramétrisations peuvent varier, $Fr(E)$ peut correspondre à plusieurs courbes paramétrées.